

MC. 54. 1. 93. F



Le

# Courrier

UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



N° 7

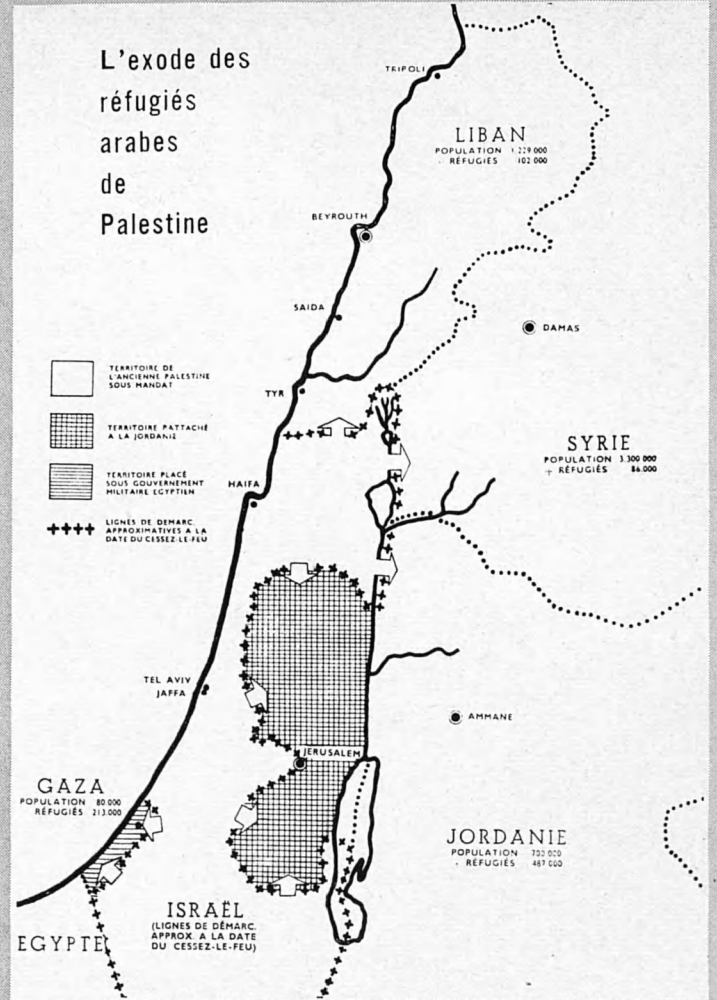
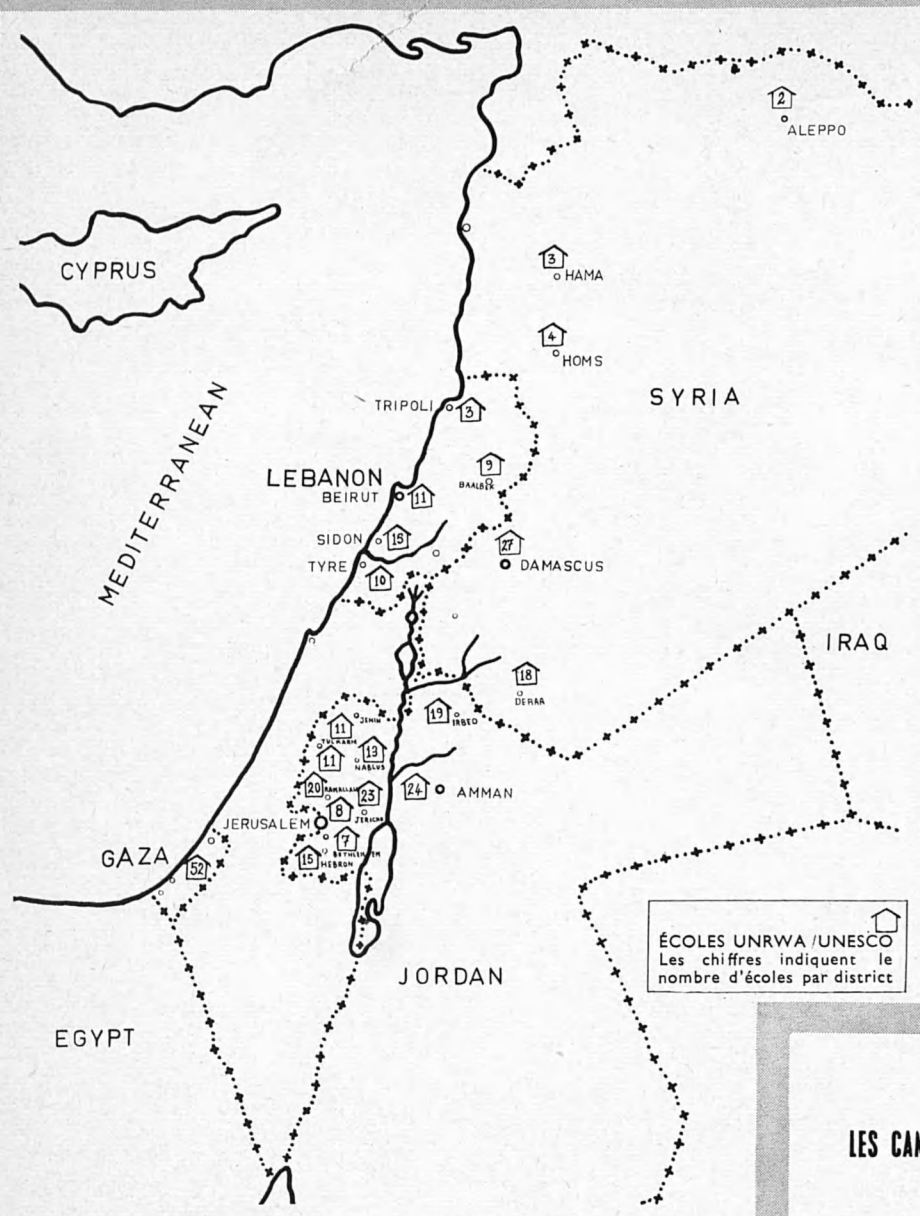
1955

(8<sup>e</sup> année)

France : 30 frs  
Belgique : 6 frs  
Suisse : 0,55 fr

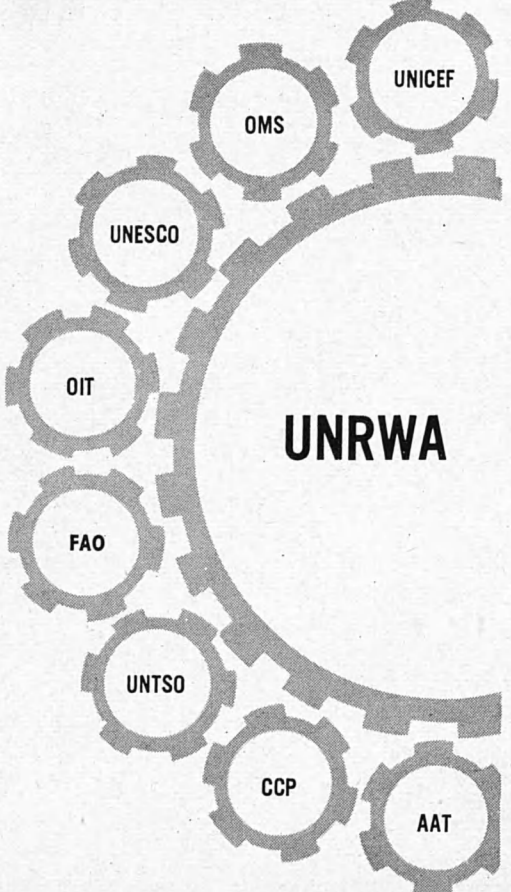
## ÉCOLES DU DÉSERT

Un but et un espoir  
pour 900.000 réfugiés arabes

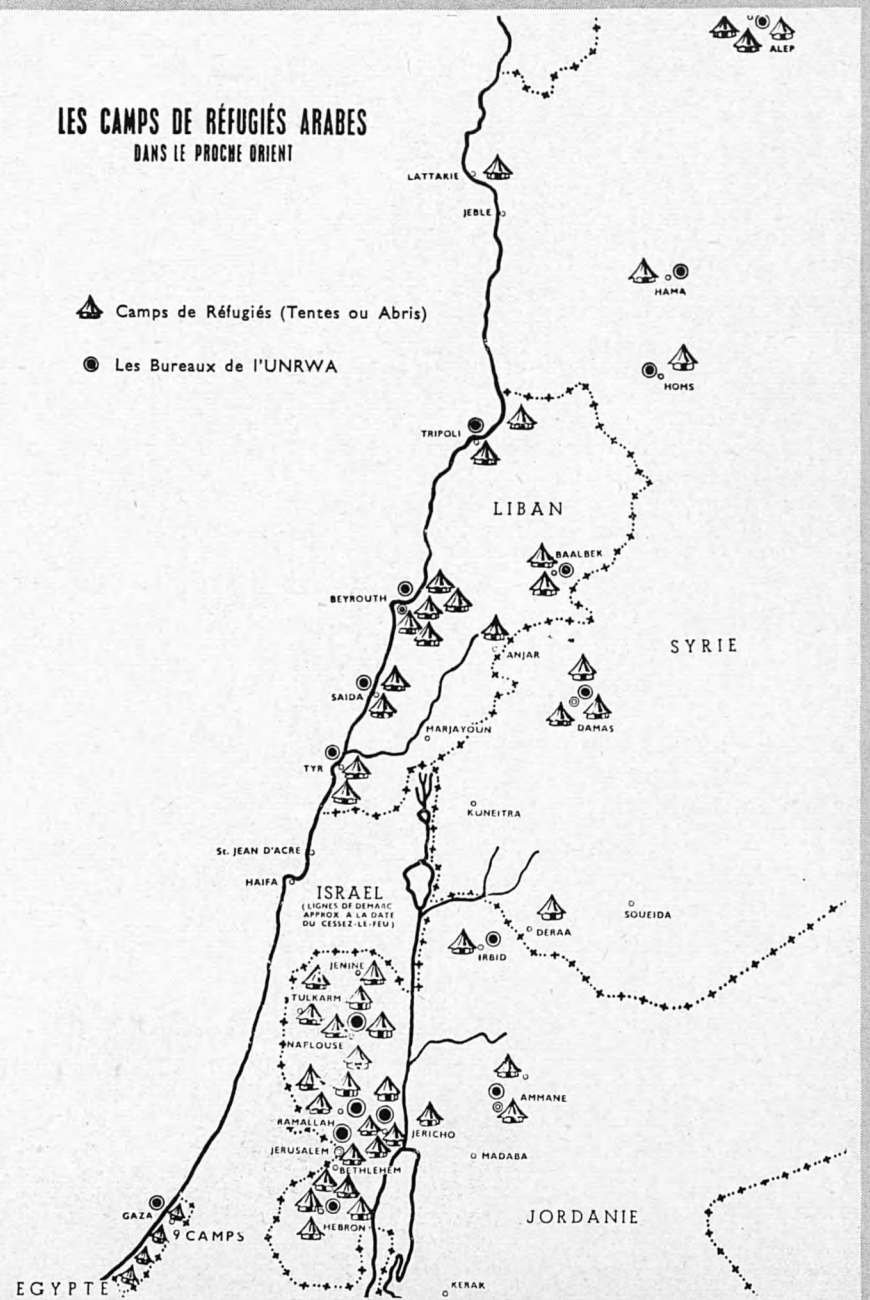


**CES INSTITUTIONS DES NATIONS UNIES**  
participent à l'œuvre de secours aux  
**RÉFUGIÉS ARABES DE PALESTINE**

- UNRWA : Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine.
- UNICEF : Fonds international de secours à l'enfance.
- OMS : Organisation mondiale de la santé.
- UNESCO : Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture.
- OIT : Organisation internationale du travail.
- FAO : Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.
- UNTSO : Organisme des Nations Unies chargé de la surveillance de la trêve en Palestine.
- CCP : Commission de conciliation des Nations Unies pour la Palestine.
- AAT : Administration de l'Assistance technique des Nations Unies.



**LES CAMPS DE RÉFUGIÉS ARABES**  
DANS LE PROCHE ORIENT



Numéro 7 - 1955  
8<sup>e</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE

### PAGES

- 3 EDITORIAL**  
Ce peuple n'est pas abandonné.
- 5 UN EXODE**  
...jusqu'ici sans retour, par Myrtle Winter.
- 9 « SUPPRIMEZ NOS RATIONS... »**  
mais donnez-leur des écoles », par Félix Walter.
- 16 BOURSIERS : LES PLUS BRILLANTS**  
...parmi les plus pauvres.

### AUTRES ARTICLES ET CHRONIQUES

- 17 L'OPÉRA DE PÉKIN**  
20 siècles de répétitions, par Balwant Gargi.
- 21 LE MUSÉE DE VOS RÊVES**  
...vous pouvez l'acheter, par Jean Leymarie.
- 27 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**  
en toute franchise.
- 28 LE FER, « FABULEUX MÉTAL »**  
la chronique d'Alfred Metraux.
- 30 30 MILLIONS DE LIVRES**  
pour les écoliers de Corée.
- 32 L'UNESCO EN IMAGES**
- 34 ...ET EN NOUVELLES**



#### Mensuel publié par

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture.

#### Bureaux de la Rédaction :

Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16<sup>e</sup>, France.

#### Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler.

#### Secrétaires de rédaction :

Edition française : Alexandre Leventis.

Edition anglaise : Ronald Fenton.

Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade.

#### Maquettiste :

Robert Jacquemin.

#### Chargés de la diffusion :

Jean Groffier.

U.S.A. : Henry Evans,



UNESCO représente les initiales anglaises de : Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture. C'est l'une des institutions spécialisées de l'Organisation des Nations Unies ou O.N.U.

« L'Organisation se propose de contribuer au maintien de la paix et de la sécurité en resserrant, par l'éducation, la science et la culture, la collaboration entre nations... A ces fins, l'Organisation favorise la connaissance et la compréhension mutuelles des nations en prêtant son concours aux organes d'information des masses... aide au maintien, à l'avancement et la diffusion du savoir... en facilitant par des méthodes de coopération internationale appropriées l'accès de tous les peuples à ce que chacun d'eux publie. » (Extrait de la Constitution de l'Unesco.)

Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier » : 300 francs fr. ; 6/- ; ou \$1,50 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, Av. Kléber,

MC. 55. I. 93. F.

## NOTRE COUVERTURE



Sur les 900.000 réfugiés arabes de Palestine, 50 % sont des enfants de moins de 16 ans, dont 180.000 fréquentent les « écoles du désert ». Dans les camps de Jordanie, 48 % des élèves sont des filles. C'est le destin d'une génération qui se joue.

(Photo UNRWA.)

**N**OTRE siècle s'accoutume aux migrations, expulsions et concentrations de peuples entiers. Ces exodes de tous genres restent pendant quelques semaines au premier plan de l'actualité, puis les « réfugiés » ou les « personnes déplacées », les « fuyards » ou les « déportés » sombrent dans l'oubli.

Il y a au Moyen-Orient près d'un million de réfugiés originaires de Palestine. Ils ne sont pas groupés. Ils ne sont pas installés sur des terres qu'on leur aurait données pour recommencer une vie, recréer une patrie. Pourtant, ce peuple n'est pas abandonné. Ni les Etats arabes, ni l'Organisation des Nations Unies ne se contentent de lui apporter depuis 1948 les secours qui lui permettent de subsister.

C'est aux enfants d'abord que l'on a songé. Ils risquaient de grandir parmi des adultes désœuvrés et désorientés, tout entiers tournés vers le passé. Ils risquaient de n'avoir d'autre horizon que le camp, d'autres images en tête que les souvenirs douloureux de leurs parents. Des images qui n'étaient pas toujours exactes, et qu'ils déformaient, le plus souvent, comme cette petite fille dans un camp de Gaza, qui connaissait bien la ville de Jaffa, à force d'en entendre parler : « C'est une belle dame, disait-elle, très grande, très bien habillée... » Ils risquaient de devenir citoyens autochtones de ces limbes modernes, l'univers des réfugiés, ignorants, aigris, indigents, inutiles.

On leur a donné des écoles — quelques dizaines d'écoles — d'abord en plein soleil, puis sous des tentes, d'abord sans table ni crayons ni tableaux noirs, puis de mieux en mieux équipées. Il y a aujourd'hui plus de 300 écoles gérées conjointement par l'Unesco et l'UNRWA, fréquentées par une centaine de milliers de garçons et de filles, tandis que 60.000 autres, environ, suivent les cours d'écoles privées ou gouvernementales subventionnées par l'UNRWA. C'est même un avantage des réfugiés arabes sur beaucoup d'autres peuples que d'avoir tant de filles à l'école : dans les camps de Jordanie, elles représentent 48 % de la population scolaire. La Conférence générale de l'Unesco, en décembre dernier, et le Comité exécutif de l'Unesco, en mars, ont alloué au total un crédit de 170.000 dollars au bénéfice des écoles des réfugiés arabes, pour la période de deux ans s'étendant de décembre 1954 à décembre 1956.

Mais les adultes — voire les adolescents trop âgés pour aller à l'école — ne pouvait-on les aider autrement qu'en leur fournissant des vivres ? On s'aperçut vite qu'ils méritaient les mêmes soins que les plus jeunes. Ils demandaient, eux aussi, à s'arracher à l'inertie du corps et de l'esprit.

Les camps, peu à peu, parviennent à ressembler à de vrais villages, où il semble possible de mener une existence normale, et qui s'ouvrent sur le monde extérieur. L'école en est le centre, et on l'a entourée de fleurs et de jardins potagers. Les hommes la fréquentent le soir, non seulement pour apprendre à lire et à écrire, — car les illettrés sont encore fort nombreux — mais aussi pour y tenir des réunions, des discussions qui relèvent, selon les cas, du conseil municipal ou du cercle d'études.

Sous de vastes tentes, on a installé des ateliers et des magasins. Les gens ne réclament plus qu'on les laisse tranquilles. Ils retrouvent les échanges quotidiens du travail, du commerce, et aussi des sports, qui effacent enfin le mortel ennui, qui rendent au « secouru » une dignité de producteur et de citoyen, qui « donnent un sens à la vie », comme l'ont dit des réfugiés.

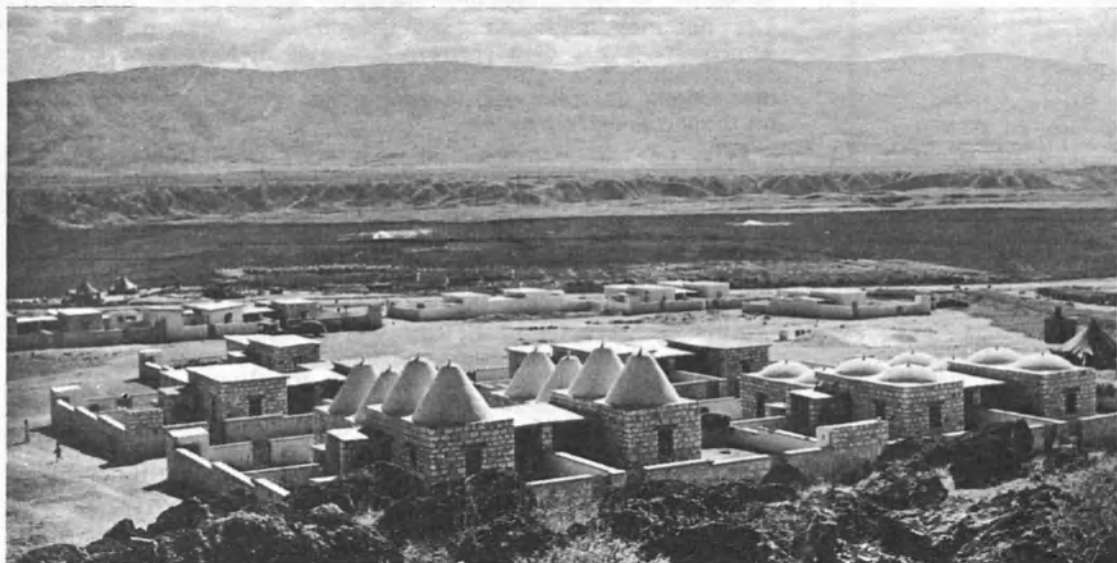
Ainsi, les réfugiés arabes, dans leurs camps, rencontrent-ils au fond les mêmes problèmes que tous les peuples qui les entourent, et leurs solutions sont identiques. Ils n'amélioreront leur condition sociale et économique que par l'éducation et c'est dans leurs écoles qu'ils forgent leur avenir. Mais parce que cet avenir a paru plus incertain, leur témoignage sera sans doute plus convaincant que toute autre preuve : si tous les hommes souhaitent choisir leur destin, ou le gouverner, l'éducation est encore le premier pas vers la liberté.



## DES MOYENS DE SUBSISTER, DES RAISONS DE VIVRE

Au Moyen-Orient se reflète, plus que partout ailleurs peut-être, l'élan qui permet de traduire en actes le principe de la solidarité des nations. Là, un des organismes des Nations Unies, l'UNRWA, prend soin des 900.000 Arabes de Palestine qui ont dû quitter leurs foyers à la suite du conflit armé de 1948 et mènent dans

les pays avoisinants une vie sans but et sans espoir. Le rôle de l'UNRWA (Office de Secours et de Travaux des Nations Unies) consiste à les maintenir en vie, à leur redonner le but qui leur manque et à faire renaître en eux l'espoir. A cette tâche gigantesque participe l'Unesco dans le domaine qui lui est propre : celui de l'éduca-



# 900.000 RÉFUGIÉS ARABES

## Un exode resté jusqu'ici sans retour

par Myrtle Winter



**I** l y a un peu plus de sept ans, près d'un million de personnes fermèrent la porte de leur demeure ; n'ayant pour tout bagage que les quelques vêtements qu'elles pouvaient emporter et des provisions pour un jour ou deux, elles se mirent en route pour un voyage qui, jusqu'à présent, est resté sans retour.

La Terre Sainte était de nouveau le théâtre d'un conflit armé. Cette fois, les victimes furent 900.000 Arabes — pour la plupart des civils sans armes qui ne pouvaient jouer aucun rôle dans les combats au milieu desquels ils se trouvèrent soudain plongés.

Aucun d'eux ne douta, même un instant, qu'il retournerait chez lui dès que la fusillade aurait cessé : ce n'était qu'une question de jours, peut-être de semaines. Mais une cruelle ironie du sort en décida autrement. Car la solution du plus ancien problème posé au monde par les personnes déplacées — l'arrivée sur les côtes de Palestine de centaines de milliers d'Israélites européens — devait donner naissance à un autre problème, dont la solution reste à trouver, celui des réfugiés arabes.

Dans tous les pays voisins de la Palestine — Syrie, Liban, Jordanie et Irak — ces réfugiés furent accueillis selon les traditions de l'hospitalité arabe. Mais les ressources locales étaient insuffisantes et les réfugiés trop nombreux. Des milliers d'entre eux se trouvaient sans abri dans le désert, vivant dans des grottes ou se terrant dans les trous qu'ils creusaient dans le sol. Le Royaume de Jordanie en accueillit, à lui seul, un demi-million. Or, on n'y compte en temps normal qu'à 700.000 habitants. Dans la zone côtière de Gaza, les réfugiés se trouvèrent quatre fois plus nombreux que la population primitive.

Dans de telles conditions il fallait songer, avant tout, à sauver des vies humaines. Aidée par le Comité international de la Croix-Rouge, la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge et l'American Friends Service Committee, eux-mêmes soutenus par les gouvernements des pays intéressés et d'innombrables organismes locaux, l'Organisation des Nations Unies expédia en toute hâte de quoi nourrir, abriter et soigner les réfugiés dans les zones où la situation était la plus critique.

Tant que les réfugiés souffraient de la faim et se trouvaient sans abri, il était impossible de consacrer du temps

ou des ressources à la satisfaction de besoins non essentiels ; aussi n'y eut-il, au début, aucune école. Cependant, comme les semaines et les mois s'écoulaient et que les enfants erraient, désœuvrés, dans les rues, il fallut également faire face à ce problème. Avant qu'il y eût un espoir quelconque de pouvoir l'aborder dans son ensemble, des maîtres isolés, réfugiés eux-mêmes, prirent l'initiative d'agir. Ne touchant aucun traitement, n'ayant rien pour se protéger du soleil brûlant, ils réunirent autour d'eux, en plein désert, de petits groupes d'enfants. Ils ne possédaient ni livres, ni crayons, mais ils écrivaient dans le sable et les enfants se pressaient autour d'eux.

Beaucoup de ces maîtres connaissaient déjà leurs élèves, car les habitants de villages entiers avaient fui ensemble la Palestine et étaient restés groupés dans l'exil. Dans un monde entièrement bouleversé, ces premières classes improvisées apportaient un espoir nouveau et redonnaient un sens à la vie. Les parents, les anciens des villages et les « mukhtars » (chefs de village) s'adonnèrent de tout cœur à cette tâche. Des cheiks barbus, pour leur part, donnèrent des leçons d'instruction religieuse. Ainsi, la jeune génération ne grandirait pas dans l'ignorance. En récompense de leurs services, les maîtres reçurent, en plus de leur ration, un sac de farine, une livre de sucre ou quelques pains de savon.

### A 240 m. au-dessous du niveau de la mer

**L** a Croix-Rouge et d'autres organisations organisèrent plusieurs classes. L'Alliance universelle des Unions chrétiennes de jeunes gens créa près de Jéricho, dans le principal camp de la vallée du Jourdain, une école qui existe encore ; les Quakers en subventionnèrent plusieurs dans la zone de Gaza. Dans d'autres régions, les modestes besoins des premières écoles pour réfugiés furent couverts grâce à la vente des emballages vides dans lesquels les rations mensuelles parvenaient aux camps. Ça et là, on put disposer d'une tente.

Grâce à ces dévouements, grâce aux efforts déployés, des milliers de garçons et de filles recevaient déjà quelque instruction au moment où la troisième Conférence de l'Unesco se réunissait à Beyrouth, et les délégués à cette Conférence, dont beaucoup se firent un devoir d'étudier sur place la situation des enfants, furent

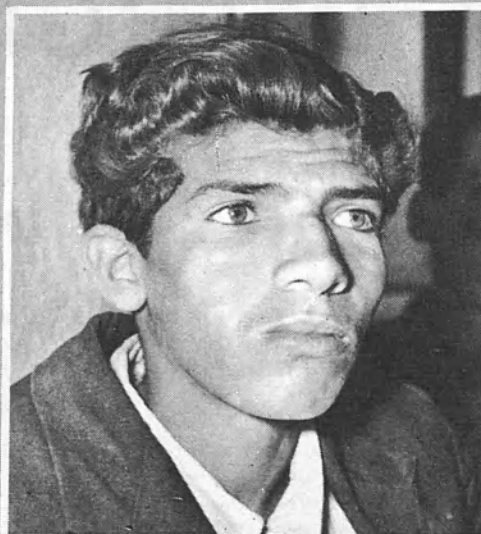
M. Myrtle Winter est le Chef de la division des auxiliaires visuels et de la photographie à l'Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine.



tion. Partout où ces réfugiés ont trouvé asile, l'Unesco a fait surgir des écoles des sables, que ce soit au « village de tentes » de Fawwar, en Jordanie (photo du haut), à la coopérative agricole expérimentale de Marj-Na'ja, dans le même pays (en bas à gauche), ou au Camp de Jebalia, dans la région de Gaza (en bas à droite). Photos UNRWA



Cette année, les « écoles du désert », organisées par l'Unesco, accueillent 160.000 enfants pour les classes élémentaires et 20.000 pour les classes secondaires; 180.000 jeunes Arabes qui manifestent un désir d'apprendre véritablement extraordinaire.



Palestine (U.N.R.W.A.), afin de décharger les organisations bénévoles du fardeau qu'elles étaient incapables de supporter plus longtemps, les « écoles du désert » comptaient déjà 35.000 enfants. En 1953, leur effectif avait doublé. En 1955, il a presque sextuplé : près de 180.000 élèves, y compris ceux qui bénéficient de bourses pour étudier dans des écoles de l'extérieur.

Il est impossible de comprendre ce que l'éducation signifie pour les réfugiés, si l'on ignore leurs conditions de vie. Le pèlerin en Terre Sainte, qui se rend au lieu du Baptême sur le Jourdain, passe sur la route du Mont de la Tentation devant une série de camps. S'il en gagne le sommet, qu'occupe un monastère grec commémoratif, il verra s'étendre à ses pieds une énorme agglomération de tentes et de huttes de pisé délabrées où vivent 75.000 réfugiés, soit plus de 70 fois la population primitive de la ville voisine de Jéricho.

Pourquoi avoir groupé en cet endroit tant d'êtres humains ? pourrait-on se demander. Dans cette vallée, située à 240 mètres au-dessous du niveau de la mer, où l'air vibre de chaleur et où les températures d'été sont les plus élevées du Moyen-Orient, quels emplois peuvent donc s'offrir à tant de gens ?

### Les notions économiques normales ont disparu

La réponse est simple. Les réfugiés sont concentrés là où il y a de l'eau. Or, il existe de nombreuses sources dans la vallée du Jourdain. L'une des plus abondantes, la fontaine d'Elisée, connue sous le nom arabe de « Ain-el-Sultan » ou « source du sultan », alimente en eau le vaste camp situé au pied du mont de la Tentation. L'U.N.R.W.A. peut distribuer une ration mensuelle représentant un minimum de 1.500 calories par jour, mais sans eau les réfugiés mourraient de soif. En Jordanie, l'eau est rare, aussi n'ont-ils pas le choix. Les chances de trouver du travail sont minces, il est vrai, mais quand les pluies printanières sont abondantes, un grand nombre d'hommes peuvent obtenir un emploi saisonnier — pour un très faible salaire. Si les recherches menées actuellement par l'U.N.R.W.A., en liaison avec le Gouvernement jordanien, pour réaliser un vaste système d'irrigation dans les vallées du Jourdain et du Yarmouk sont couronnées de succès, des dizaines de milliers de réfugiés et de Jordaniens pourront trouver du travail dans

tellement frappés par ce qu'ils virent qu'ils donnèrent une impulsion nouvelle aux efforts déployés par l'Unesco pour recueillir des fonds. Il en résulta un afflux de contributions, venant de toutes parts. Celle de l'Unesco s'éleva d'abord à 15.000 dollars, pour atteindre 90.000 dollars avant la fin de 1949. Ce don, qui apparut comme une réponse à tant de prières, offrit enfin aux maîtres la possibilité d'organiser leur travail.

Au mois de mai 1950, lorsque l'Assemblée générale de l'O.N.U. créa l'Office de secours et de travaux des Nations Unies pour les réfugiés de



l'agriculture, sans compter les avantages économiques secondaires qui créeraient des occasions favorables dans d'autres domaines. Mais, aujourd'hui, le chômage est la plaie des réfugiés arabes.

A Gaza, la situation est pire, car avec 200.000 réfugiés établis à côté d'une population de 80.000 habitants, dont beaucoup ont eux-mêmes perdu une grande partie de leurs terres et de leurs occupations, il y a peu de chances de trouver un emploi, même saisonnier.

La « zone » de Gaza, comme on l'appelle, qui est la seule partie de la plaine côtière de Palestine demeurée aux mains des Arabes, n'a que 20 kilomètres de longueur sur 5 à 8 kilomètres de largeur ; et plus de la moitié de sa superficie est occupée par des dunes de sable. Ici, la vie au sens qu'elle avait autrefois s'est brusquement arrêtée. Les notions économiques courantes de circulation monétaire et d'emploi ont perdu toute signification. Les réfugiés ne peuvent guère que prendre la file d'attente devant les centres de distribution de l'U.N.R.W.A. pour recevoir leurs rations mensuelles de farine, de légumes secs, d'huile et de graisse, de sucre, de riz, de lait, de

savon et de pétrole. La situation des habitants de Gaza, qui ne reçoivent pas de rations, est pire encore que celle des réfugiés, mais ils disposent de produits agricoles en quantité suffisante pour les échanger contre des produits qui figurent parmi les rations des réfugiés et qu'il leur serait impossible de se procurer autrement. Des marchandises changent ainsi de mains pour quelques pièces de monnaie, et occasionnellement, un travail ou un service rendu peuvent être modestement rémunérés. Un homme passe parfois toute une journée à vendre quatre tomates, ou à trouver un client pour quelque cent grammes de sucre ou une bouteille vide.

### 93 % des adultes reçus aux examens

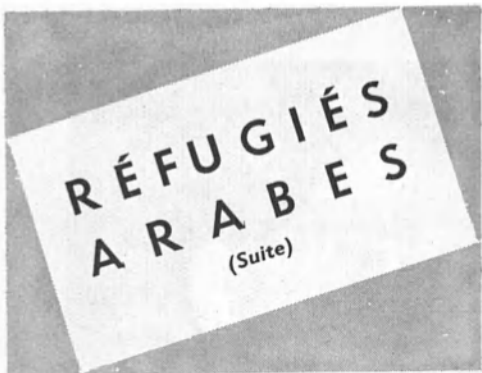
DANS ces conditions, les seuls membres de la famille dont la vie est à peu près normale sont les enfants, qui vont à l'école à des heures régulières, et qui peuvent avoir le sentiment d'accomplir quelque chose d'utile. Le problème de l'absentéisme ne se pose jamais ; les enfants sont toujours ponctuels et suivent leurs

leçons avec un sérieux et une attention qui ne peuvent manquer d'émouvoir les visiteurs. L'éducation des filles a progressé à pas de géant et s'il est vrai qu'il y a aujourd'hui plus d'enfants à l'école qu'il n'y en aurait eu sans l'exode, on ne doit pas oublier qu'ils ignorent ce qu'est la vie d'une communauté productive et qu'ils ne peuvent plus, comme autrefois, grandir en exerçant le métier de leur père ou en cultivant sa terre.

Dans les conditions actuelles, les parents réfugiés s'efforcent d'autant plus désespérément d'assurer l'éducation de leurs enfants que l'avenir devient sombre. Cela est vrai pour toutes les catégories de la population, y compris les Bédouins. L'éducation fait maintenant partie de la lutte pour la vie.

Aujourd'hui, dès que la construction d'une nouvelle école est achevée et que les tentes cessent de servir de salles de classe, les enfants se pressent encore plus nombreux aux portes ; on trouve le moyen de recruter de nouveaux maîtres... et il faut une fois de plus dresser les tentes. Rien qu'en Jordanie, 165 salles de classe ont été créées cette année, et le programme





de l'an prochain prévoit la construction d'un nombre de classes presque aussi élevé.

Les progrès ont été si rapides qu'il y a une pénurie constante de manuels et d'équipement scolaires. Des écoles possèdent une carte murale, mais pas de ballon de football, et c'est ici que les bons d'entraide de l'Unesco ont rendu de précieux services en aidant à combler les lacunes.

Ce développement de l'éducation ne se limite d'ailleurs pas aux enfants.

Dans le monde entier, les examens de fin d'année se ressemblent sans doute beaucoup. Partout, l'on voit les mêmes visages anxieux ; partout les candidats relisent leurs notes à la dernière minute. Mais cette année, à Gaza, le spectacle avait quelque chose de différent. Plus de 300 adultes de tous âges, hommes et femmes, se sont présentés à côté des enfants aux examens d'Etat. Ces adultes étaient membres des centres d'éducation de base Unesco - U.N.R.W.A. : leur enthousiasme les avait conduits à demander à mettre leurs nouvelles connaissances à l'épreuve en passant effectivement l'examen. Les résultats justifiaient leurs espoirs, puisque 93 % des adultes ont été reçus.

Le programme d'éducation de base à l'intention des réfugiés arabes, lancé en 1953 avec l'aide d'un expert de l'Unesco mis à la disposition de l'U.N.R.W.A., a donné partout des résultats remarquables, surtout à Gaza. Les écoles ont à peine le temps de fermer leurs portes après la sortie du dernier enfant, qu'elles doivent les ouvrir à nouveau pour devenir une sorte de club. Dans une salle, des visiteurs lisent des magazines, empruntent des livres à la bibliothèque, font une partie de dominos ou rédigent leur contribution au « journal mural », tandis que, dans une autre classe on donne une leçon d'anglais et que dans la pièce voisine un groupe étudie un manuel élémentaire d'arabe. Aux centres sont souvent attachés, en outre, des ateliers où l'on peut apprendre divers métiers, par exemple, ceux de menuisier, de cordonnier et de tailleur. La Division des services sociaux de l'U.N.R.W.A. a pris une initiative parallèle en créant des centres de broderie où les jeunes filles réfugiées apprennent à adapter au linge de table mo-

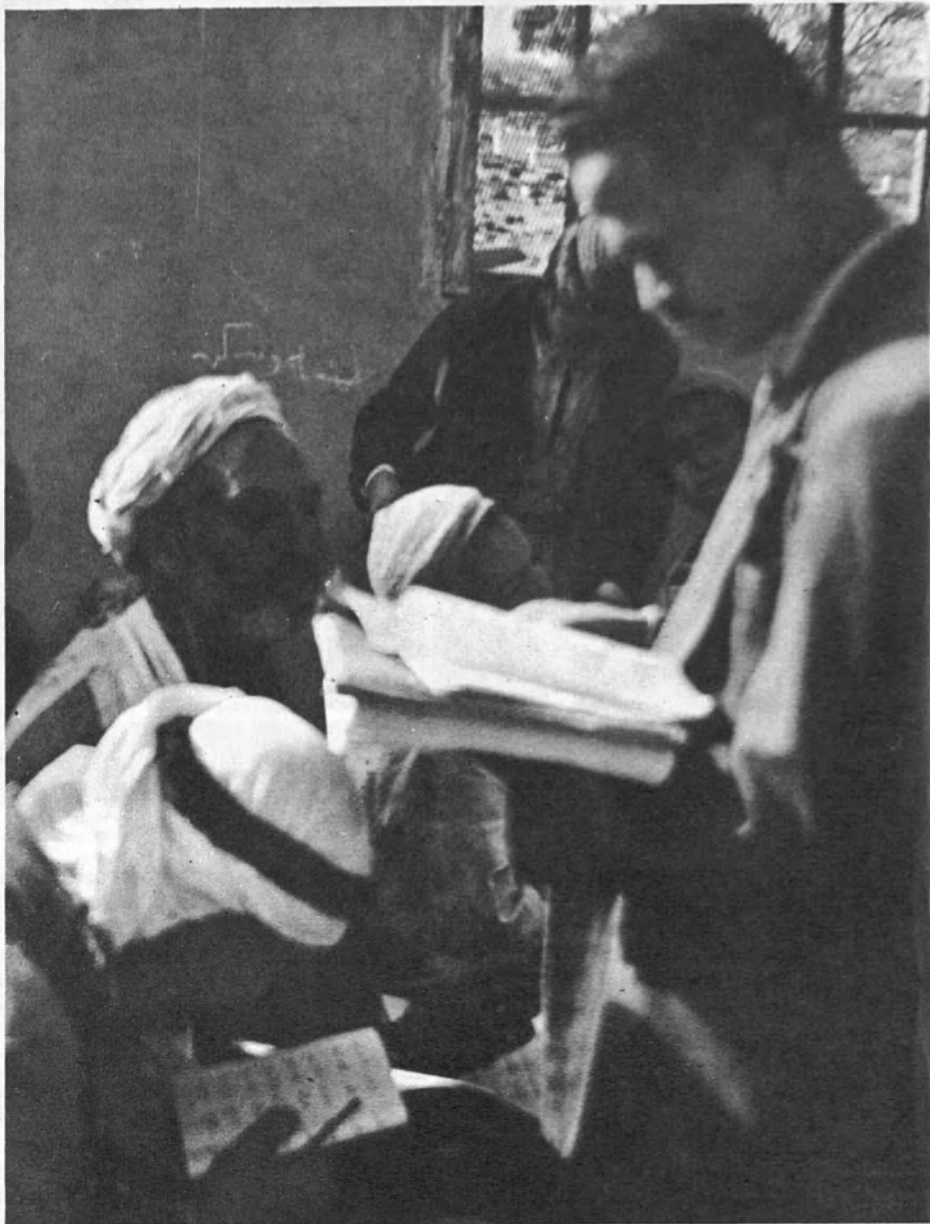
derne les motifs au point de croix traditionnels en Terre Sainte, et à couper correctement des jupes et des blouses. Grâce à l'habileté d'un infatigable directeur commercial, lui-même un réfugié, la vente de ces articles a pris un tel développement que 700 femmes et jeunes filles se trouvent maintenant employées à plein temps, dans la seule zone de Gaza, ce qui constitue un résultat important.

En réalité, c'est la réadaptation, considérée sous tous ses aspects, qui constitue le problème crucial pour l'U.N.R.W.A., et les capitaux disponibles

Dernier point, mais non le moindre, la formation professionnelle des enfants les plus doués, qui sortent des écoles pour réfugiés. Le premier centre moderne de formation professionnelle de l'U.N.R.W.A. s'est ouvert, il y a deux ans, près de Jérusalem, avec l'aide d'experts de l'Organisation internationale du travail. Les premiers élèves du centre ont tous trouvé un emploi, et un deuxième centre a été ouvert à Gaza.

En dépit de ces efforts, ce serait une erreur d'affirmer que le problème brûlant des réfugiés arabes a trouvé une solution. Les réfugiés clament leur dé-

A peine les classes ont-elles fermé leurs portes pour les petits qu'elles les rouvrent pour les grands. En effet, depuis 1953, l'éducation de base a été organisée parmi les réfugiés adultes qui trouvent en outre, dans les salles de classes, des « clubs » où ils peuvent lire et se distraire. (Photo Unesco.)



à cette fin sont plusieurs fois supérieurs aux ressources consacrées aux secours. En étroite coopération avec les gouvernements des Etats arabes, l'U.N.R.W.A. étudie tous les moyens possibles d'amener les réfugiés à subvenir eux-mêmes à leurs besoins. Cette aide peut prendre la forme d'un crédit de 50 millions de dollars pour la mise en valeur de la vallée du Jourdain, ou d'une avance de quelques centaines de dollars en espèces pour l'achat d'un fauteuil de coiffeur, ou d'un tour qui permettra à un artisan réfugié de reprendre son ancien métier.

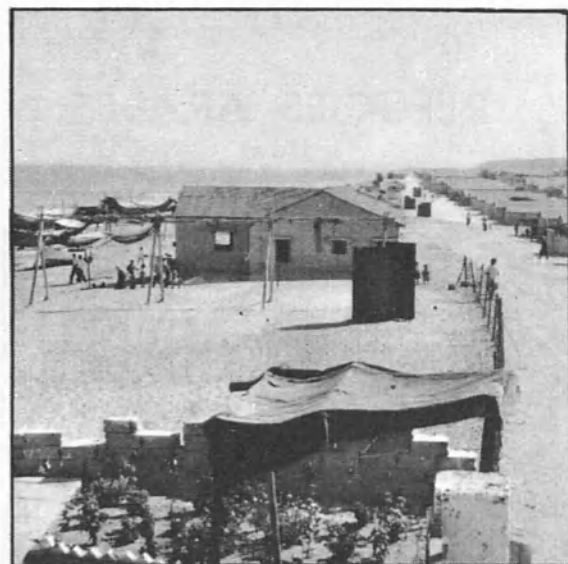
sir de regagner leurs foyers — droit qui leur a été reconnu dans de précédentes résolutions de l'Organisation des Nations Unies. Mais les tensions politiques sont devenues trop aiguës. Tout ce qu'on peut dire pour l'instant, c'est que l'U.N.R.W.A. cherche, par tous les moyens possibles, à rendre aux réfugiés leur indépendance économique, tout en instruisant leurs enfants et en formant les jeunes gens de telle sorte que, quel que soit l'avenir, la nouvelle génération ne grandira pas dans l'ignorance et aura une chance de jouer son rôle dans le développement rapide du Moyen-Orient.





## G A Z A : 2 réfugiés pour 1 habitant

En 1948, 200.000 Arabes de Palestine vinrent se réfugier sur l'étroite bande côtière de Gaza, triplant ainsi sa population. Le contraste est frappant entre la vieille ville de Gaza (à gauche) et l'un des neuf camps de réfugiés, celui de la plage, aux baraques de briques et de ciment (à droite). Photos UNRWA.



# "SUPPRIMEZ NOS RATIONS MAIS DONNEZ DES ÉCOLES AUX ENFANTS"

par Félix Walter

Les années critiques sont maintenant passées, une véritable administration de l'enseignement a été créée pour les enfants des réfugiés et elle fonctionne d'une manière satisfaisante. On pourrait presque l'appeler un « Ministère de l'éducation », s'il n'était aussi difficile de concevoir qu'un ministère chargé de lourdes responsabilités puisse, sans le moindre pouvoir réel, accomplir une tâche d'ordre international sur le territoire de quatre pays différents ayant chacun son propre système d'enseignement.

Il existe certainement dans le monde plusieurs ministères de l'éducation dont l'action s'exerce sur un plus petit nombre d'élèves et qui disposent de budgets moins élevés. Au cours de la prochaine année scolaire, ce « Ministère » ou plutôt, pour lui donner son vrai nom, la Division de l'éducation et de l'enseignement professionnel de l'Office de secours et de travaux des Nations Unies, assurera à 160.000 enfants une instruction primaire et à 20.000 autres un enseignement secondaire. En outre, elle permettra à quelque 350 jeunes

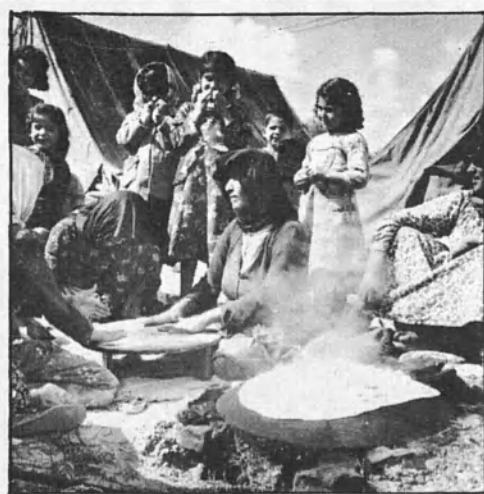
gens environ de poursuivre leurs études universitaires et mettra sur pied une formation professionnelle tout à fait moderne pour un nombre double de stagiaires. A cet effet, elle disposera d'un budget de quelque cinq millions de dollars, dont chaque cent devra être utilisé au mieux, car cet argent est fourni par les contribuables des Nations Unies.

L'éducation des réfugiés arabes est devenue une œuvre d'une très grande envergure. En fait, aucune des organisations internationales existantes n'a entrepris une œuvre éducative qui soit comparable à celle-là par sa portée et son ampleur. L'Organisation des Nations Unies a été contrainte par la situation exceptionnelle qui s'est créée au Moyen-Orient d'établir un vaste réseau d'écoles, ce qu'elle n'avait certainement pas envisagé en 1948, lorsque les réfugiés commencèrent à franchir en masse les frontières de la Palestine.

Comment cette tâche est-elle accomplie ? Au sommet, des directives techniques sont données par une poignée d'éducateurs qui, lorsqu'ils ne parcourent pas les pays arabes où les réfugiés ont trouvé asile, exercent leurs fonctions administratives au siège de l'U.N. R.W.A. à Beyrouth.

(Suite  
page 14)

Félix Walter est Directeur adjoint de la Division de l'Éducation et de l'Enseignement Professionnel de l'Office de Secours et de Travaux des Nations Unies pour les réfugiés de Palestine (UNRWA).



**AU CAMP DE MIA-MIA**, près de Sidon, au Liban, 3.000 réfugiés vivent sous la tente ou dans des baraques. Selon une vieille tradition le pain est cuit sur une plaque métallique appelée « Sauge » (le « Pain de Sauge »).



**LE PETIT COMMERCE** est une des occupations des réfugiés âgés dans les camps. Depuis les bouteilles vides jusqu'aux poignées de sucre, tout trouve preneur dans cette région d'où l'économie normale a complètement disparu.



**ZONE DE DÉSOLATION**, telle est la région de Yarmouk, où les brindilles elles-mêmes sont précieuses. Mais lorsque le plan d'irrigation Yarmouk — Vallée du Jourdain sera réalisé, 200.000 réfugiés pourront y vivre et travailler.

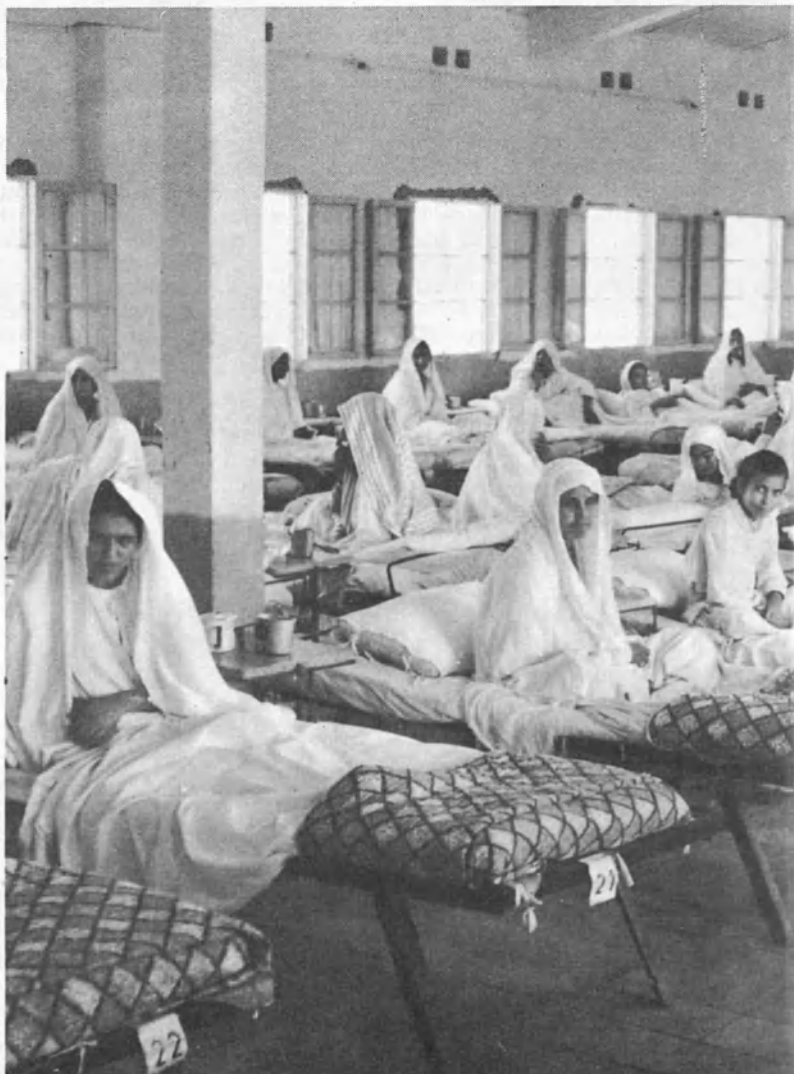
## RÉFUGIÉS ARABES

(Suite)



## 5.000 visites par mois

Depuis l'époque de l'exode, où près d'un million d'hommes souffraient de la faim dans des camps inorganisés, des grottes ou des abris de fortune, la protection de la santé des réfugiés et la prévention des maladies préoccupent particulièrement les Nations Unies et leurs institutions spécialisées. Il a fallu prendre immédiatement des mesures pour éviter les épidémies, assurer le ravitaillement en eau potable, faire régner l'hygiène dans les camps et combattre le paludisme qui, au début, fit de nombreuses victimes. Aujourd'hui, après des années d'efforts, on peut affirmer qu'aucune épidémie grave n'a éclaté et que de grands progrès ont été réalisés dans les soins médicaux grâce aux 80 dispensaires, qui reçoivent en moyenne 500.000 visites chaque mois, les 93 médecins, 86 infirmières, 12 dentistes, les 239 aides-infirmières et sages-femmes et autres spécialistes. Les photos montrent — de gauche à droite — un sana de tuberculeuses à Gaza, la corvée d'eau dans un camp, et le client (pas très rassuré) d'un dispensaire mobile qui part chaque matin de l'antique cité de Tyr pour grimper jusqu'aux villages montagnards du Liban-Sud. (Photos UNRWA)



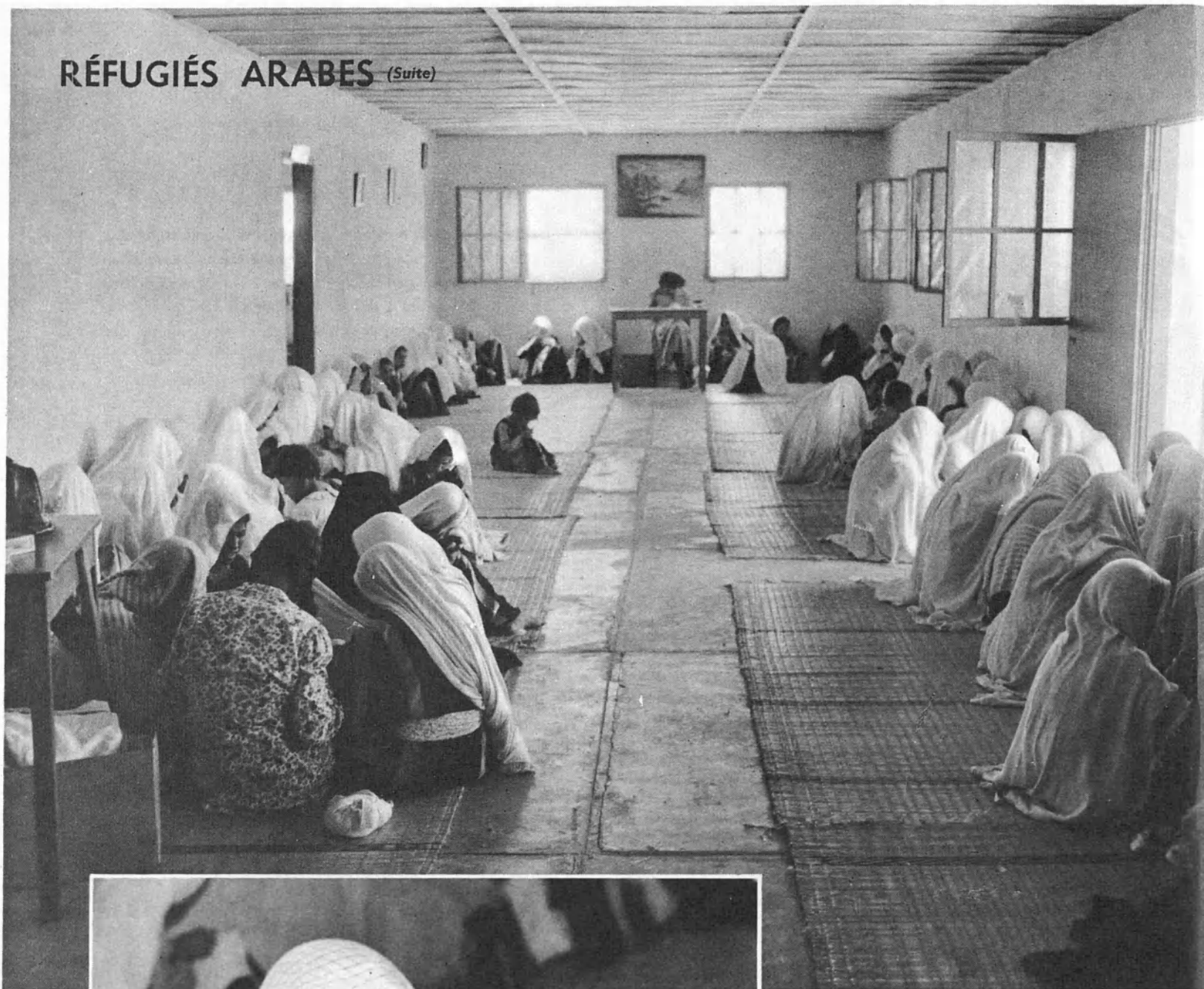


## 1.500 calories par jour

L'UNRWA est l'organisme subsidiaire le plus important des Nations Unies : l'Office dépense chaque année pour son programme de secours près de 25 millions de dollars et il est habilité à utiliser un fonds de 200 millions de dollars pour assurer l'indépendance économique des réfugiés. *Primum vivere* : Tous les réfugiés reçoivent des rations alimentaires qui leur assurent environ 1.500 calories par jour et une tasse de lait est distribuée chaque jour à tous les enfants âgés de moins de 15 ans ainsi qu'aux futures mères et aux nourrices. Les réfugiés parviennent le plus souvent à compléter leurs rations grâce à des emplois temporaires ou saisonniers, mais dans les régions où cela leur est impossible, les centres de suralimentation de l'UNRWA arrivent dans une large mesure à améliorer la situation. Pour les sous-alimentés, ces centres préparent en outre 45.000 repas chauds par jour. Des principes simples de nutrition et d'hygiène alimentaire sont enseignés aux réfugiés, et des assistantes sociales visitent régulièrement les foyers pour s'occuper des problèmes humains du réfugié, pour aider ceux qui sont particulièrement handicapés. (Photos Unesco)



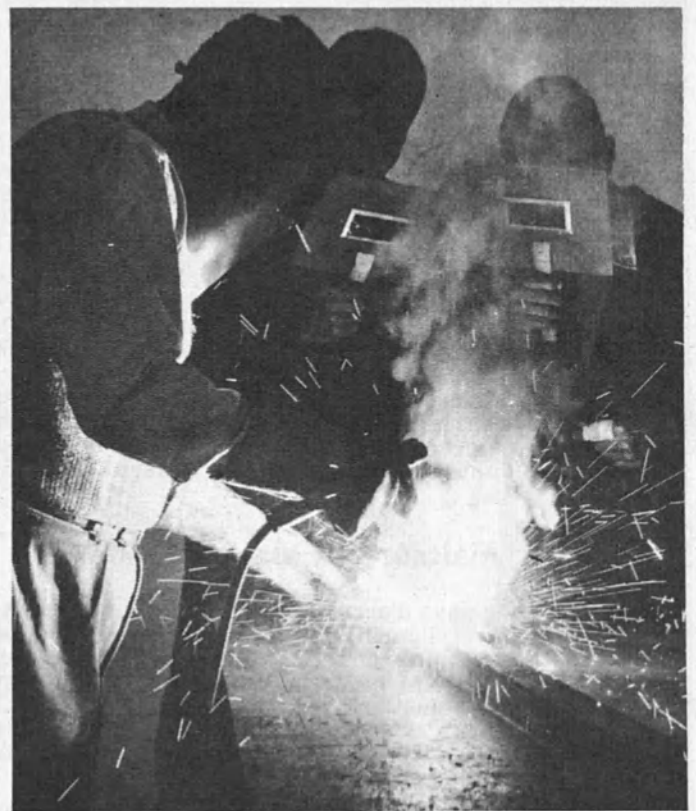
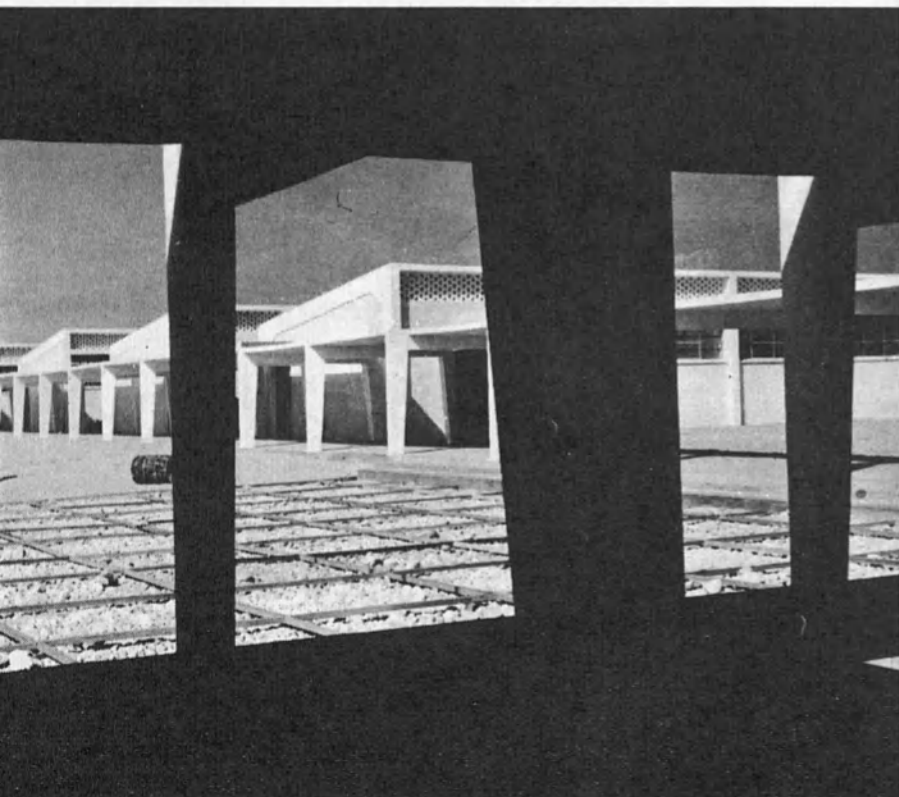
## RÉFUGIÉS ARABES (Suite)



**UN ART.** Tout en continuant à prendre soin des réfugiés, les préparer à mener une vie plus active, que ce soit dans de nouveaux foyers ou dans leur pays d'origine, telle est l'une des tâches les plus importantes de l'UNRWA. Ainsi, dans le cadre des activités artisanales, les femmes et jeunes filles réfugiées reçoivent une formation professionnelle dans 19 centres spéciaux où elles confectionnent des articles qui peuvent être écoulés sur les marchés mondiaux — articles de cuir, tapis, jouets, broderies. Les centres les plus actifs sont ceux de Gaza où de jeunes Bédouines réfugiées décorent de broderies traditionnelles de Terre Sainte du linge de table, des bijoux, etc. (Photos UNRWA.)



**UN MÉTIER.** La cordonnerie est des un métiers que l'on enseigne dans les centres de formation artisanale des camps. Au début, les réfugiés apprenent à faire des chaussures pour eux-mêmes et pour leurs compagnons d'exil, puis ils arrivèrent à en vendre à la clientèle du dehors.



**UN BUT.** En collaboration avec le gouvernement égyptien, un centre moderne de formation professionnelle des réfugiés arabes a été créé par l'UNRWA à Gaza. A l'heure actuelle, 170 garçons y suivent des cours d'une durée totale de deux ans, comprenant l'électricité, le travail du bois, celui des métaux, la serrurerie, l'assemblage.

## LES MAÎTRES VALENT LEUR PESANT D'OR

(Suite de la page 9)

A leur tête se trouve actuellement un éducateur néerlandais qui a consacré sa vie à l'étude de l'arabe et des mœurs de l'Islam et qui, pendant quelques années, a été ministre de l'Éducation en Indonésie. Pour les questions purement éducatives, il est assisté d'un adjoint canadien, d'un conseiller jordanien, qui a été deux fois ministre de l'Éducation dans son pays, et d'un expert en matière d'éducation de base, Musulman de l'Inde. Pour les questions d'enseignement professionnel, ses conseillers sont un adjoint écossais et un consultant anglo-irlandais. Deux assistants en matière d'éducation, l'un arabe et l'autre arménien (dont le sort a fait un double réfugié !) complètent le personnel du secrétariat, peu nombreux mais qui comprend au moins deux authentiques ex-ministres de l'Éducation.

Les membres du secrétariat sont, pour la plupart, soit recrutés par l'Unesco, soit détachés du personnel de cette organisation. En effet, l'Unesco est chargée de fournir les experts et de donner les directives techniques. En revanche, c'est l'U.N.R.W.A. qui fournit les fonds nécessaires, tant pour la rémunération du personnel local, qui comprend notamment un corps enseignant de plus de 2.600 maîtres, que pour la construction d'écoles et l'achat de fournitures scolaires.

L'activité de ce petit secrétariat est entièrement consacrée à formuler les grandes lignes du programme, à recueillir des données statistiques, à lutter sur le plan financier — ce qui est partout le sort des fonctionnaires de l'enseignement — et à maintenir la liaison tant avec les organisations internationales qu'avec les administrations de l'enseignement des « pays d'accueil ». A l'échelon immédiatement inférieur, dans chacun des quatre pays d'accueil, un inspecteur surveille sur place le fonctionnement complexe du système d'enseignement. Ces fonctions sont exercées par de jeunes réfugiés choisis pour leur esprit d'initiative et leurs aptitudes administratives plutôt que pour les connaissances approfondies qu'ils pourraient avoir en pédagogie comparée.

L'un de ces inspecteurs, attaché au bureau auxiliaire établi par l'U.N.R.W.A. au mont Scopus, dans le Jérusalem arabe, surveille le fonctionnement des écoles fréquentées par les enfants des 500.000 réfugiés qui se trouvent dans le Royaume hachémite de Jordanie. Son secteur comprend les écoles de camps disséminées dans la basse vallée du Jourdain, où la chaleur est si intense qu'il faut mettre fin à l'année scolaire dès le mois de mai. Il comprend aussi les coquets bâtiments scolaires que l'Office a fait récemment construire près des camps de réfugiés des régions rocheuses de Samarie et de Judée, ainsi que les classes surpeuplées, installées à l'étroit dans des bâtiments d'Amman et de la vieille ville de Jérusalem.

Son collègue de Gaza administre un réseau d'écoles beaucoup plus serré, mais dont l'effectif est également nombreux, en raison de la présence de plus de 200.000 réfugiés. Enfin, à Beyrouth et à Damas, deux autres inspecteurs s'occupent des enfants de 200.000 réfugiés répartis dans le Liban et la Syrie. Les grands camps étant les moins nombreux, l'inspection d'écoles situées dans les villages éloignés des régions montagneuses, particulièrement en Syrie, impose souvent de longues randonnées en « Land Rover » (Jeep) ou à cheval.

### Les maîtres ont suivi les élèves

DANS chaque pays d'accueil, on s'attache à suivre de près, mais non servilement, le programme de l'enseignement local. On emploie donc les manuels en usage dans les écoles publiques. Cette politique a pour effet de permettre aux élèves qui fréquentent les écoles U.N.R.W.A. - Unesco de se présenter aux examens officiels et a, en outre, l'avantage de réduire la différence de situation existant entre les réfugiés et la population locale.

Les personnes qui visitent la région demandent souvent d'où viennent les maîtres. On peut leur répondre que les réfugiés avaient tout au moins l'avantage de venir d'un pays où le niveau de l'éducation était relativement élevé. Il était donc naturel qu'au cours de cet été dramatique de 1948, dans les longues colonnes qui fuyaient en désordre vers le nord, l'est et le sud, il y eût une proportion importante d'inspecteurs de l'enseignement, de directeurs d'écoles et de maîtres de toutes les classes aux côtés d'agriculteurs, d'artisans, et de Bédouins semi-nomades.



PLANTER DES ARBRES pour empêcher les dunes de s'effriter est l'une des tâches les plus utiles que l'on puisse confier aux enfants des réfugiés.

Ces éducateurs de l'ancienne Palestine continuent à jouer un rôle important dans le système d'enseignement U.N.R.W.A. - Unesco, bien que leur nombre diminue par rapport à celui des jeunes instituteurs qui n'ont jamais exercé de fonctions dans les écoles de la Palestine sous mandat et qui n'ont eu pour toute formation que la dure école de l'expérience et de brefs cours de perfectionnement organisés en été.

Les réfugiés arabes membres du corps enseignant ont accompli une tâche héroïque, travaillant souvent pendant de longues heures dans les conditions les plus dures et pour un faible traitement. Même avec le barème plus favorable qui va leur être appliqué incessamment, leur traitement mensuel minimum ne sera que de 45 dollars environ, avec un maximum s'élevant à peu près au triple de cette somme. Il ne pouvait en être autrement, car les crédits disponibles devaient d'abord servir à assurer aux réfugiés la nourriture, le logement et les soins médicaux.

La qualité de l'enseignement est directement fonction de la qualité des maîtres eux-mêmes; elle ne saurait être très élevée alors que certains des maîtres sont maintenant dépassés par notre époque et que beaucoup d'autres sont encore novices et n'ont pas acquis suffisamment d'expérience. Mais il serait probablement plus juste de répondre que, si l'enseignement U.N.R.W.A. - Unesco est loin d'atteindre le niveau que souhaiteraient ses dirigeants, il est loin d'être aussi mauvais que le prétendent ses détracteurs.

Cependant, ceux qui ont assumé devant les Nations Unies et devant le monde entier, la responsabilité d'une telle tâche



UNE PIÈCE DE THÉÂTRE écrite, mise en scène et jouée par de jeunes réfugiés. Plus de la moitié des réfugiés sont des "moins de seize ans".



**LA FABRIQUE DE TENTES** de Ghor Nimrin (mille par mois) est le seul fournisseur de l'Office. Elle s'est assurée de nombreux débouchés.

seraient bien imprudents s'ils se contentaient de ces lauriers incertains. L'amélioration des méthodes et de la qualité générale de l'enseignement est le but essentiel du plan quinquennal d'éducation dont l'Office entreprend actuellement l'application. Il faut trouver des moyens d' « humaniser » les méthodes pédagogiques, de les rendre moins austères et moins statiques, de remplacer le recours excessif à la mémoire par le développement rationnel de l'intelligence individuelle. On devra simplifier l'enseignement de l'arabe, langue maternelle des élèves, pour le rendre encore plus efficace, tout en y consacrant moins d'heures précieuses qu'à l'heure actuelle. L'enseignement des langues vivantes, celui des mathématiques, des sciences exactes et naturelles, de l'histoire, de la géographie, pourraient être grandement améliorés.

### Leurs nombreuses consolations

**A** titre de première mesure pour la réalisation d'une réforme dont le besoin se fait sentir, deux écoles normales expérimentales dont le personnel sera constitué par un groupe international d'experts spécialement choisis, ouvriront leurs portes cet automne, l'une à Jérusalem, pour les institutrices, l'autre à Naplouse, pour les institutrices. Dans une année, d'autres écoles normales complètes seront créées dans tous les pays d'accueil, ou dans la plupart d'entre eux. Au cours des prochaines années, ces écoles normales formeront non seulement des maîtres qui combleront les lacunes existant dans le

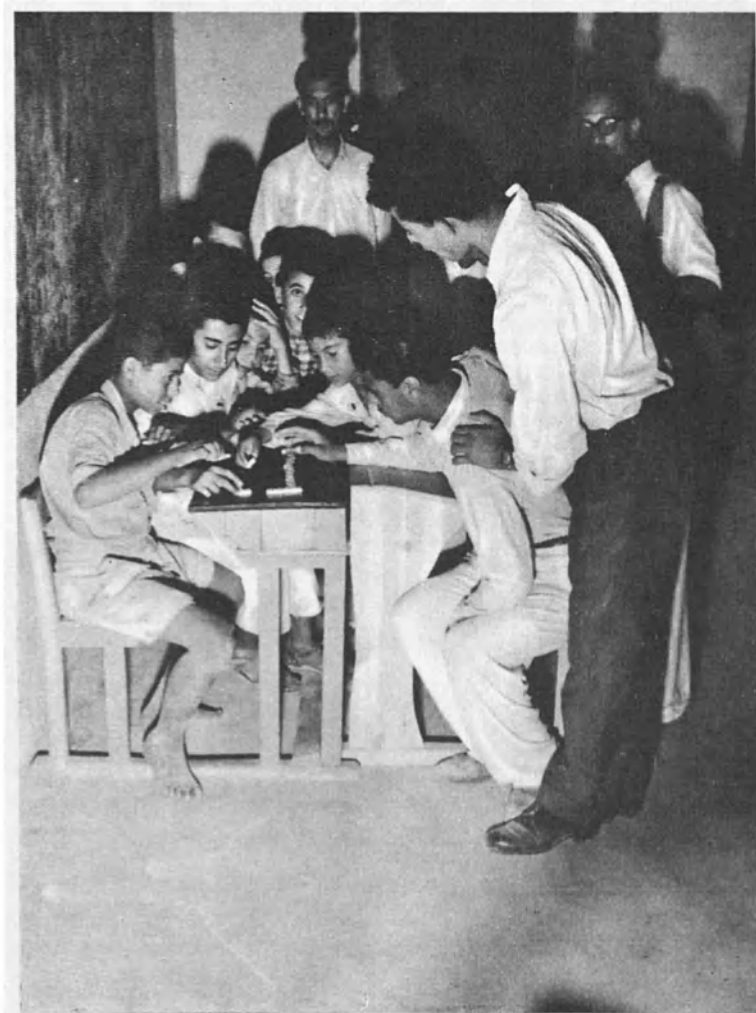
Suite  
au verso



**UNE FABRIQUE DE CIGARETTES** jordanienne fournit du travail à 900 réfugiés. En contre-partie, elle a reçu une aide financière.



**DÉCOUVERTE DU PING-PONG** par un réfugié arabe. L'organisation des loisirs comprend le football, le volley-ball et l'éducation physique.



**RETOUR A L'ÉCOLE**, le soir, pour une partie de dominos sur le pupitre. L'office a prévu des bibliothèques pour combattre l'oisiveté des jeunes.



Des ingénieurs égyptiens et leurs collègues de l'UNRWA étudient le tracé du futur canal d'irrigation qui amènera l'eau du Nil jusqu'au désert du Sinaï. A l'arrière-plan, le point du Canal de Suez sous lequel l'eau sera siphonnée. (UNRWA)

## RÉFUGIÉS ARABES

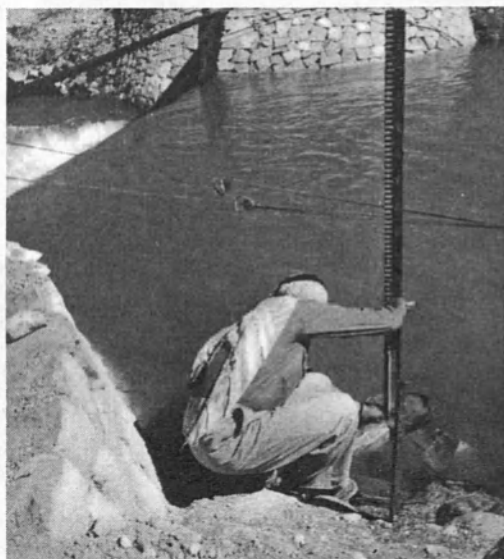
(Suite)

Les bons instituteurs valent leur pesant d'or dans toute la région de langue arabe qui s'étend de la Libye au golfe Persique et du Taurus à la mer Rouge et au-delà. Certains des territoires arabes riches en pétrole, où le besoin d'éducation se fait vivement sentir, leur offrent des traitements élevés ; aussi l'émigration de maîtres palestiniens vers Kuweit, Katar, Bahrein et l'Arabie saoudite n'est-elle pas un phénomène nouveau.

Plus ambitieux encore que le programme de formation du personnel enseignant sont les plans de développement de l'enseignement professionnel et agricole. Les écoles modernes de formation professionnelle sont coûteuses à construire et plus coûteuses encore à équiper, mais elles fournissent une solution naturelle et rationnelle au problème que pose l'engouement excessif qui règne au Moyen-Orient pour l'enseignement secondaire purement classique.

Les hommes politiques devront un jour se réunir pour résoudre d'une manière ou d'une autre le problème des réfugiés arabes de Palestine. Ce n'est pas l'affaire des éducateurs, et ils s'en félicitent. Leur tâche particulière consiste à mettre la génération montante en mesure de faire face aux difficultés qui l'attendent dans le monde moderne, qu'elle soit appelée à vivre sur le territoire ou hors du territoire de son ancienne patrie. Cette tâche est considérable et elle semble souvent ingrate, mais ceux qui s'y consacrent ont aussi de nombreuses consolations. Il est peu de spectacles plus réconfortants que celui d'une classe où des écoliers arabes aux yeux noirs, serrés les uns contre les autres, bondissent littéralement d'impatience pour répondre à une question. Tout aussi touchante est la foi des parents dans leurs écoles et dans l'éducation en général. Plus d'une fois, lorsqu'ils craignaient que le programme d'éducation ne fût réduit, certains réfugiés protestaient en s'écriant : « Enlevez-nous nos rations, mais donnez à nos enfants les écoles dont ils ont besoin. »

Parmi les travaux entrepris par l'UNRWA ceux de la vallée du Yarmouk sont parmi les plus importants. Cette photo représente la mesure du débit du Yarmouk à l'emplacement du futur barrage de Maqarin. (UNRWA)



## Les plus brillants parmi les plus pauvres

EN 1951-1952, un petit nombre de réfugiés arabes s'inscrivirent dans deux ou trois des universités les plus connues du Moyen-Orient et purent ainsi, avec l'aide de l'Unesco, poursuivre leurs études. Quand l'UNRWA assumait en 1953 la charge financière des étudiants réfugiés, il fut décidé de désigner parmi les plus méritants, sur la base d'un pourcentage donné, ceux qui bénéficieraient de bourses d'études. On calcula que cinq pour cent des élèves ayant passé avec succès les épreuves des écoles élémentaires Unesco-UNRWA pouvaient raisonnablement espérer recevoir une instruction secondaire et parmi ceux-ci, cinq pour cent devaient être à même de poursuivre des études universitaires. L'an dernier, quelque trois cents étudiants suivaient des cours dans des universités d'Egypte, de Syrie et du Liban au titre de boursiers des Nations Unies. L'an prochain, leur nombre atteindra sans doute trois cent cinquante.

Le candidat aux bourses UNRWA ne doit pas seulement faire preuve de mérites scolaires au-dessus de la moyenne et continuer à faire preuve des mêmes mérites dans sa carrière universitaire. Il doit aussi offrir de sérieux espoirs de réussite dans la profession qu'il aura choisie. En un mot il doit être considéré comme l'un des futurs guides, comme une des valeurs sûres de la communauté toute entière des Arabes de Palestine.

De nombreuses universités du Moyen-Orient, notamment en Egypte, exonèrent de tous droits d'inscription les étudiants qui se sont le plus distingués. Aussi, les fonds consacrés par l'UNRWA à l'octroi de bourses universitaires sont-ils grossis chaque année — hors budget — par le montant des inscriptions dont on fait remise à ses meilleurs étudiants.

Le choix des boursiers tient compte également des moyens matériels. Il ne serait pas équitable, en effet, que les subventions accordées par de nombreux pays pour le relèvement des réfugiés arabes de Palestine soient utilisées au profit d'étudiants dont la famille dispose de moyens financiers. Tous les candidats-boursiers doivent donc faire partie des réfugiés bénéficiant de rations, et la plupart d'entre eux viennent des camps de réfugiés où le niveau économique n'est guère supérieur — quand il l'est — à l'indigence totale.

Un dernier obstacle reste à franchir pour le candidat-boursier avant d'être définitivement sélectionné. Il (ou elle), doit choisir des études qui le mèneront — une fois obtenu le diplôme — à un emploi utile et rémunérateur : Agriculture, Commerce, Administration publique, Médecine, Stomatologie, toutes les branches de la Technique, et — dans le cas des futurs professeurs — Arts et Sciences, telles sont les études qui ont le plus de chances d'être approuvées.

Une fois admis comme boursier, le réfugié est transporté gratuitement jusqu'à l'Université où il poursuivra ses études. Au besoin dans l'avion bleu et blanc des Nations Unies qui sert généralement aux personnalités officielles de l'UNRWA à accomplir leurs missions. Le paiement de ses frais est assuré, il reçoit les manuels et les instruments dont il a besoin et une somme suffisante — quoique modeste — qui lui permettra de mener une existence spartiate. En fait, le montant de ces bourses est généralement supérieur à celui des bourses d'études allouées par quelques-uns des gouvernements de la région à leurs propres ressortissants.

Cet été, les premiers réfugiés arabes de Palestine ayant bénéficié en groupe de bourses d'études de l'UNRWA sont sortis diplômés des universités du Moyen-Orient : institutions d'Etat du Caire, d'Alexandrie ou de Damas, fondations françaises ou américaines d'Egypte et du Liban. Ces jeunes gens et jeunes filles ne retourneront plus sous la tente dans les tristes camps de réfugiés. Ils sont pleins de confiance et de dynamisme. Ils ont répondu avec succès à l'appel qui leur avait été lancé et maintenant, ils vont entrer dans la carrière. Dans le vocabulaire des spécialistes, ils ont été « réhabilités » ; ils auront désormais le privilège de servir leurs compatriotes arabes non seulement dans les pays où leurs frères de Palestine ont trouvé refuge, mais dans tout le Moyen-Orient.

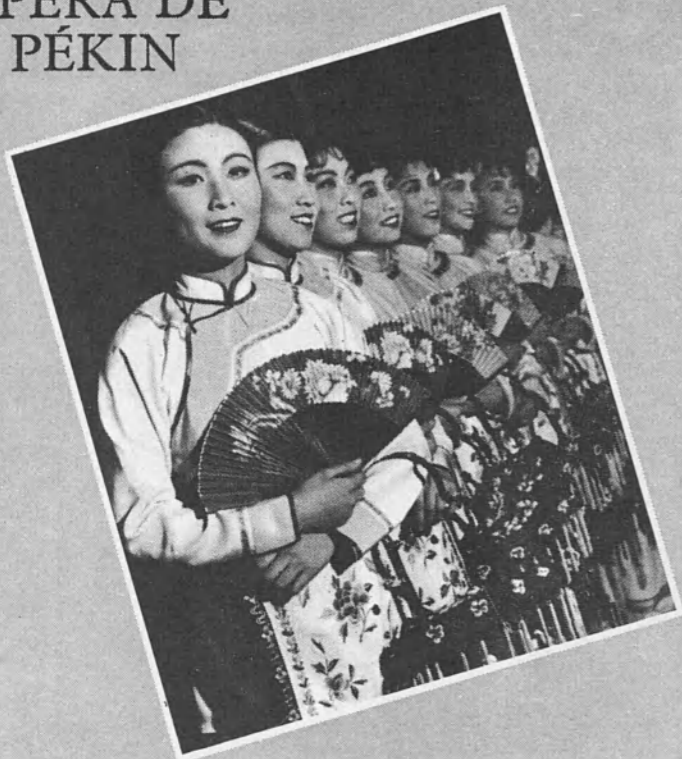


# OPÉRA DE PÉKIN



*par Balwant Gargi*



OPÉRA DE  
PÉKIN

Mosaïque de mimes, de musiciens et d'acrobates



**E**N 1954, quelque 50.000 spectateurs assistèrent aux représentations, à Paris, du Festival International du Théâtre. Douze pays participaient à ce Festival où l'on joua en norvégien, en serbo-croate et en allemand aussi bien qu'en italien. Cette année, vingt-huit compagnies étrangères ont joué en une demi-douzaine de langues et des milliers de spectateurs, accourus de l'Europe entière, vinrent les applaudir. Le triomphe du Festival de Paris 1955 est une nouvelle preuve de la puissance du théâtre, pour qui le problème de la langue ne constitue pas un obstacle insurmontable. Les représentations de l'Opéra de Pékin en ont fourni une démonstration éclatante. Dans l'article ci-dessous Balwant Gargi nous expose l'histoire de cet opéra chinois, mosaïque de danseurs, de musiciens, d'acrobates et de mimes, qui a apporté aux Parisiens un souffle d'art nouveau.

**U**N vieux proverbe arabe dit : « Si vous cherchez la sagesse, allez en Chine. » Les explorateurs et les voyageurs qui, depuis Marco Polo, ont visité ce pays mystérieux le savent bien. Pendant des siècles, c'est ce qu'il y a d'étrange et de fantastique dans l'art chinois qui a fasciné les Occidentaux : les dragons, les caractères énigmatiques de l'écriture, les masques grotesques et les costumes des acteurs. On ne voyait pas la profondeur et la subtilité, la richesse chatoyante et transparente de cet art. Certains critiques ou commentateurs occidentaux avaient répandu l'idée d'un art chinois occulte et inaccessible.

Ce mythe s'est effondré depuis que des milliers de spectateurs ont assisté, à Paris, aux représentations de l'Opéra de Pékin organisées dans le cadre du Festival international du théâtre. Ils étaient accourus de tous les pays d'Europe; certains étaient spéciale-

ment venus de Londres en avion. Qu'est-ce donc que cet Opéra ?

L'opéra classique chinois diffère de l'opéra occidental à maints égards. La musique orientale n'est pas polyphonique. La musique chinoise, comme la musique indienne, tire sa force et son charme de nuances subtiles et de variations sur un même thème. Elle s'adresse à la sensibilité, suscite des états d'âme. Elle n'a pas l'architecture compliquée de l'harmonie occidentale, la forme pyramidale de la symphonie où les thèmes et les mélodies naissent, se développent et s'enchevêtrent, qui raconte une histoire et décrit des scènes. La musique orientale ne parle pas un langage descriptif. Elle compose une mosaïque sonore dans des limites plus étroites; disciplinée par sa forme, elle est plus intense et moins variée.

La danse, au contraire, en Inde comme en Chine, possède un langage mimique plus évolué, qui peut tout exprimer. Un danseur Kathakali (une des quatre principales écoles de danse classique de l'Inde) est capable, si l'on en croit le *Gurus*, de faire entendre un discours politique. Ce perfectionnement de la mimique dans la danse orientale s'explique peut-être par le manque de qualités descriptives de la musique. Les gestes stylisés de la danse, qui décrivent ce qu'exprime le chant, doivent être précis et parfaits. La danse, classique ou populaire, a toujours un accompagnement vocal et instrumental. Les instruments sont à percussion. Le chant est un commentaire continu qui raconte l'histoire que miment les danseurs. La musique et la danse ont évolué simultanément et chacune doit beaucoup à l'autre.

Certaines expériences récentes en Occident — celle de Berthold Brecht, qui entremêle de chants

et de poésie un jeu réaliste; celle du Komike Opera de Berlin qui associe le jeu dramatique et la pantomime dans l'opéra — sont en grande partie inspirées de l'opéra chinois.

Si l'on remonte aux origines, l'opéra chinois est plus de vingt fois centenaire. Au VIII<sup>e</sup> siècle, il consistait en une série de petites pièces comiques et satiriques mettant en scène des personnages politiques ou évoquant des épisodes de la vie sociale, et coupées de chants. Quatre ou cinq cents ans plus tard, une forme d'opéra plus riche et plus complexe s'était dégagée. Né à Pékin — cour et capitale des anciens rois, où fleurissaient tous les arts — l'opéra chinois s'assimila progressivement les meilleures traditions du théâtre, de la musique, du chant, de la pantomime et de la danse. Divers artistes, tels que Tchen Tchang-keng et Tan Sing-peï au XIX<sup>e</sup> siècle et à notre époque Mei Lang-fan et Tchou Sing-fan ont, par la qualité de leur jeu, continué et enrichi la tradition.

L'opéra chinois est une synthèse de la danse, de la musique et de la pantomime. Il obtient ses effets en concentrant et en stylisant les gestes, sans jamais s'écarter d'un réalisme essentiel. L'accompagnement des instruments à percussion souligne et accentue le rythme des mouvements.

Dans le théâtre occidental, la mise en scène et les décors s'inspirent d'un souci de réalisme photographique et naturaliste, dont on retrouve l'équivalent dans la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle. Le théâtre chinois ne s'encombre guère de décors. Pas plus que le théâtre populaire indien, le théâtre et l'opéra classiques chinois n'essayeront de donner l'illusion de la réalité. Ils détruisent l'« illusion de la réalité » pour créer leur monde propre. L'acteur chinois, comme le danseur

(Suite page 20)

# Les répétitions ont duré vingt siècles



Photos Copyright Pic, Paris

Kathakali en Inde, suscite par ses seuls gestes des palais, des chariots, des chevaux, des fleuves, des forêts, des rues, des bateaux, des voitures, la lumière et l'obscurité — tout ce dont il a besoin pour servir de cadre à son action.

Les masques et les costumes sont conçus pour exprimer des caractères déterminés. A des personnages différents correspondent des couleurs différentes. La coupe de la barbe ou de la moustache, la couleur et le dessin de l'œil, les lignes du maquillage, le drapé des costumes, tout a un sens. Lorsqu'un acteur fait battre et frissonner ses larges et longues manches, ce n'est pas — comme pourrait le croire le public inexpérimenté de l'Occident — pour faire valoir son costume : il s'agit d'un mouvement habilement calculé. Chaque fois que la manche retombe, se rejette en arrière ou en avant, frémit et tremble, tourne et se gonfle, c'est pour exprimer un nouvel état d'âme. La signifi-

cation symbolique de chaque geste est connue de tous les spectateurs chinois, car l'opéra a toujours été un art populaire.

Les représentations de l'Opéra de Pékin auxquelles les Parisiens ont assisté, consistaient en une série de morceaux choisis, allant de la pantomime et de la danse pures à la musique pure et comprenant même un concert d'instruments chinois anciens.

Le premier épisode est une adaptation d'un récit populaire du XIV<sup>e</sup> siècle : « Les trois rencontres ». Un maréchal illustre, fuyant des ennemis qui l'ont calomnié et menacé, descend dans une auberge. Un jeune chevalier et l'aubergiste veulent, tous deux, protéger le maréchal, mais ne se connaissant pas, ils se méfient l'un de l'autre. La nuit, l'aubergiste pénètre dans la chambre du chevalier pour lui dérober son sabre. Dans une obscurité profon-

(Suite  
page 27)



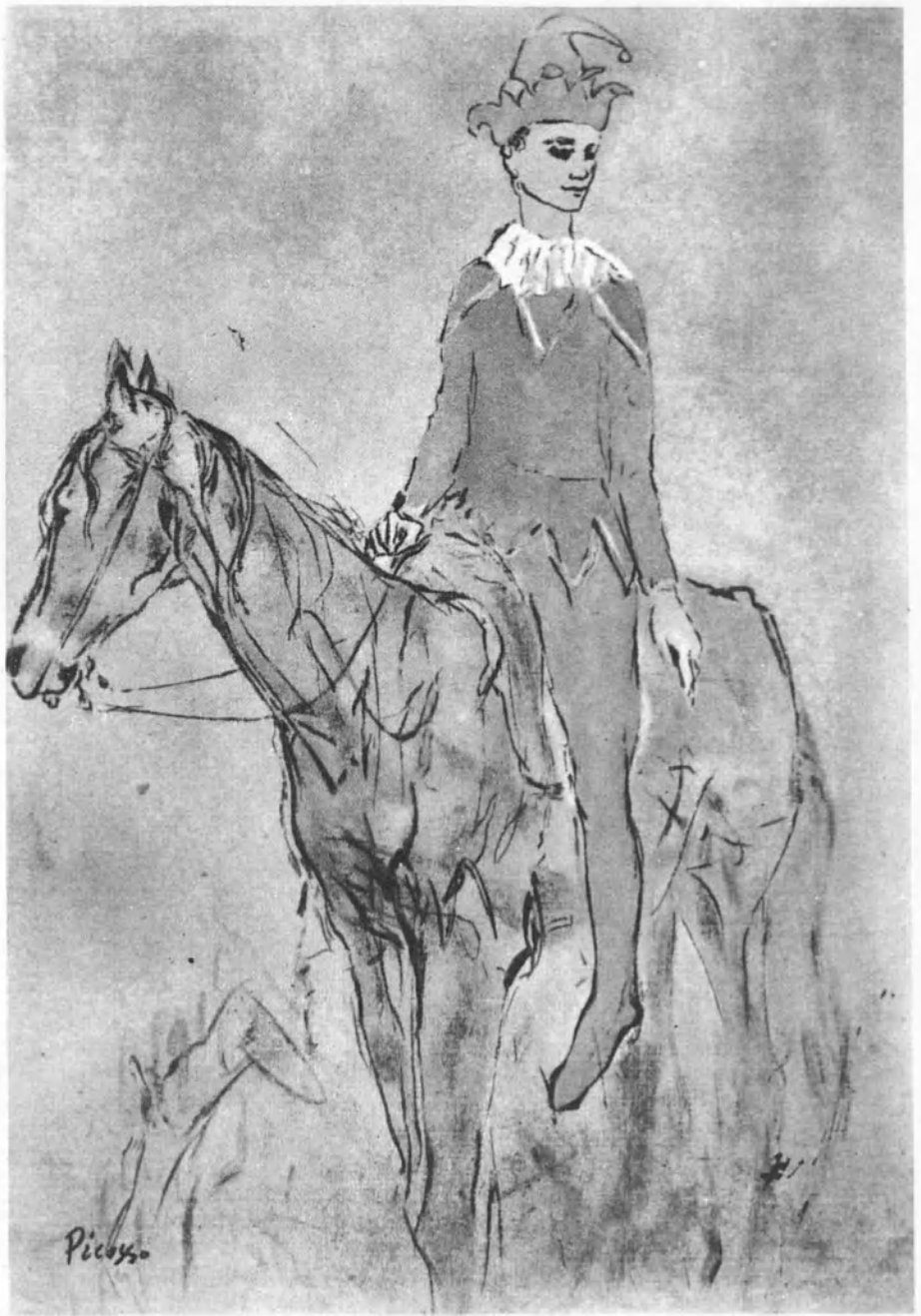
Vous pouvez  
acheter

# LE MUSÉE DE VOS RÊVES

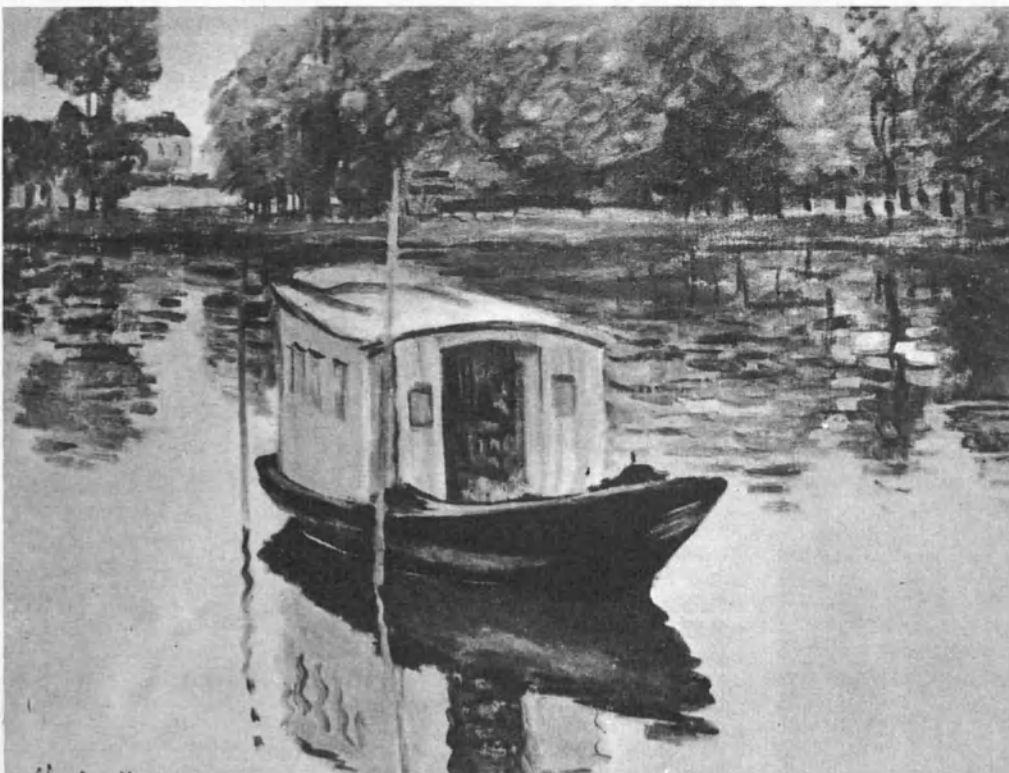
par *Jean Leymarie*

Conservateur du Musée de Grenoble

**Pablo PICASSO.** — Arlequin à Cheval. Reproduction : Raymond et Raymond Galleries, New York, U.S.A., \$15.



**Claude MONET.** — Le Bateau du Peintre. Reproduction : Kröller-Müller Foundation, Otterlo, Pays-Bas, 12.50 florins.



**L'**UNESCO constitue, de façon systématique, les archives des reproductions en couleurs de tableaux. Elle recueille et conserve au siège de son Secrétariat, à Paris, un exemplaire de toutes celles qui sont actuellement disponibles. Elle en établit régulièrement, après sélection, le catalogue documentaire en deux volumes, l'un couvrant la peinture ancienne, antérieure à 1860, l'autre la peinture moderne, postérieure à cette date qui marque vraiment, avec l'apparition de Manet, la rupture décisive. Ce dernier volume est le plus demandé, car le goût du public se porte spontanément vers l'art contemporain. L'édition que l'Unesco vient de publier de ce volume est, en effet, la troisième depuis 1949. L'édition précédente, parue en avril 1952, comprenait 563 numéros représentant 114 artistes différents ; 481 planches nouvelles ont été soumises, depuis, au Comité de sélection, qui en a retenu 282, mentionnées dans l'édition 1955, et cet apport a permis d'éliminer, après un nouvel examen général,

Suite  
au verso



**James ENSOR.**  
— Carnaval. Re-  
production : New  
York Graphic So-  
ciety, Greenwich,  
Connecticut,  
U.S.A. \$12.

44 planches médiocres ou de format réduit qui avaient été précédemment acceptées, faute de mieux et non sans réserve.

Le choix des experts désignés par le Conseil international des musées reste fondé sur trois critères principaux — la fidélité de la reproduction, l'importance de l'artiste et l'intérêt de l'œuvre originale — entre lesquels un compromis provisoire doit souvent s'établir. Mais le but de ces catalogues est, tout en favorisant la diffusion des meilleures planches existantes, d'élever aussi sans cesse la qualité des prochaines et d'en coordonner la production. Le succès qu'ils rencontrent auprès des professeurs, des étudiants, des amateurs les plus divers justifie suffisamment leur utilité. C'est peut-être aux éditeurs eux-mêmes qu'ils rendent les plus précieux services, en révélant à la fois l'orientation du goût et les lacunes à combler. Ils ne manquent pas d'en faire leur profit. Ainsi le volume qui vient de paraître s'est-il enrichi de 36 artistes nouveaux ;

parmi ces artistes figurent des noms aussi importants que Soutine, Ensor, Macke ou Villon.

D'autres, insuffisamment représentés, le sont de façon plus complète ou plus significative, relativement à la valeur de l'original et à la fidélité de sa reproduction. Ainsi, chaque édition nouvelle du catalogue enregistre un progrès très sensible sur l'édition précédente et témoigne d'une *approximation* croissante vers le catalogue idéal, où n'interviendrait plus que le choix des artistes et de leurs œuvres. Ce catalogue serait, à la limite, celui du musée imaginaire célébré par Malraux et que compose à sa manière chacun d'entre nous.

La vogue universelle de la reproduction en couleurs engage donc désormais sa responsabilité dans notre culture artistique. Si trop d'essais sont encore fâcheux ou font illusion par des moyens suspects, il serait vain d'en condamner le principe ou d'en nier la portée. Il importe davantage, comme le tente l'Unesco, d'en dresser périodiquement le bilan positif.



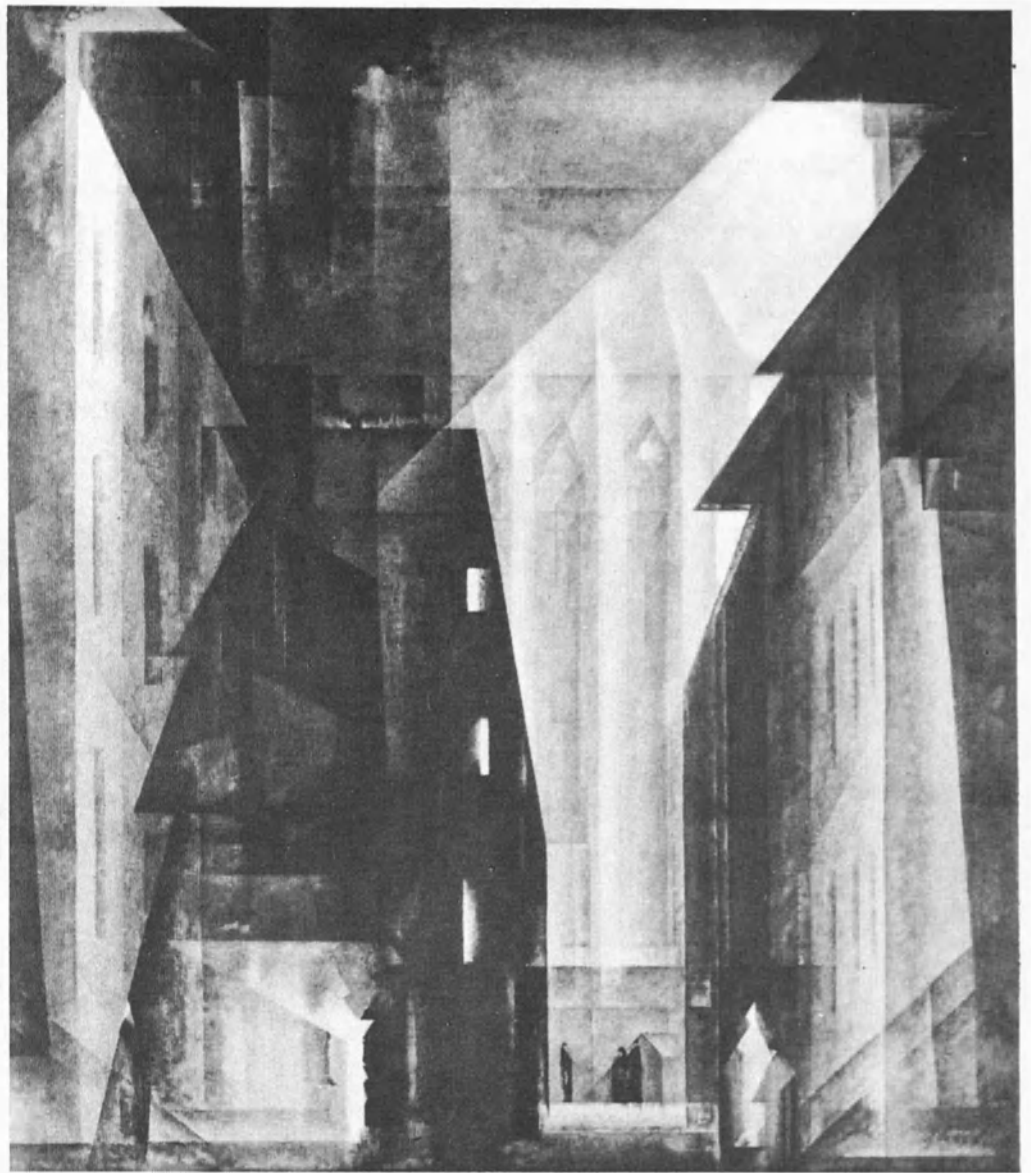
**Maurice de VLAMINCK.** —  
Chaumière en  
Flandre. Repro-  
duction : New  
York Graphic So-  
ciety, Greenwich,  
Connecticut,  
U.S.A. \$10.



**Felice CASO-  
RATI.** — Les  
Deux Sœurs. Re-  
production : Istit-  
uto Geografico  
de Agostini, No-  
vara, Italie. 4,500  
lires.

**Lyonel FEININGER.** —  
L'Église des Minorites. Re-  
production : Farm Journal,  
Philadelphia, Pennsylvania,  
U.S.A. \$1.

**Giorgio de CHIRICO.** —  
L'Ère Antique. Reproduc-  
tion : New-York Graphic  
Society, Greenwich, Connec-  
ticut, U.S.A. \$5.



Les perfectionnements de la technique, l'émulation méritoire entre les éditeurs, et surtout l'exigence accrue d'un public de plus en plus familier des musées et des expositions ne peuvent qu'améliorer constamment les résultats obtenus. Certains déjà semblent assez remarquables pour être sanctionnés par les artistes eux-mêmes, qui n'hésitent pas à les signer, y reconnaissant non seulement la fidélité matérielle mais la touche même de leur création. Une telle affinité spirituelle entre l'œuvre originale et sa reproduction ne saurait être le fait, comme on le croit communément, des seules opérations mécaniques. Il y faut encore la main d'artisans éprouvés, travaillant par retouches successives en présence de l'original, assez artistes pour sentir intimement la vision d'un autre, assez modestes et patients pour ne pas la transposer selon leurs propres effets. D'où la cherté relative de ces épreuves exceptionnelles, exécutées au pochoir, et leur nombre restreint.



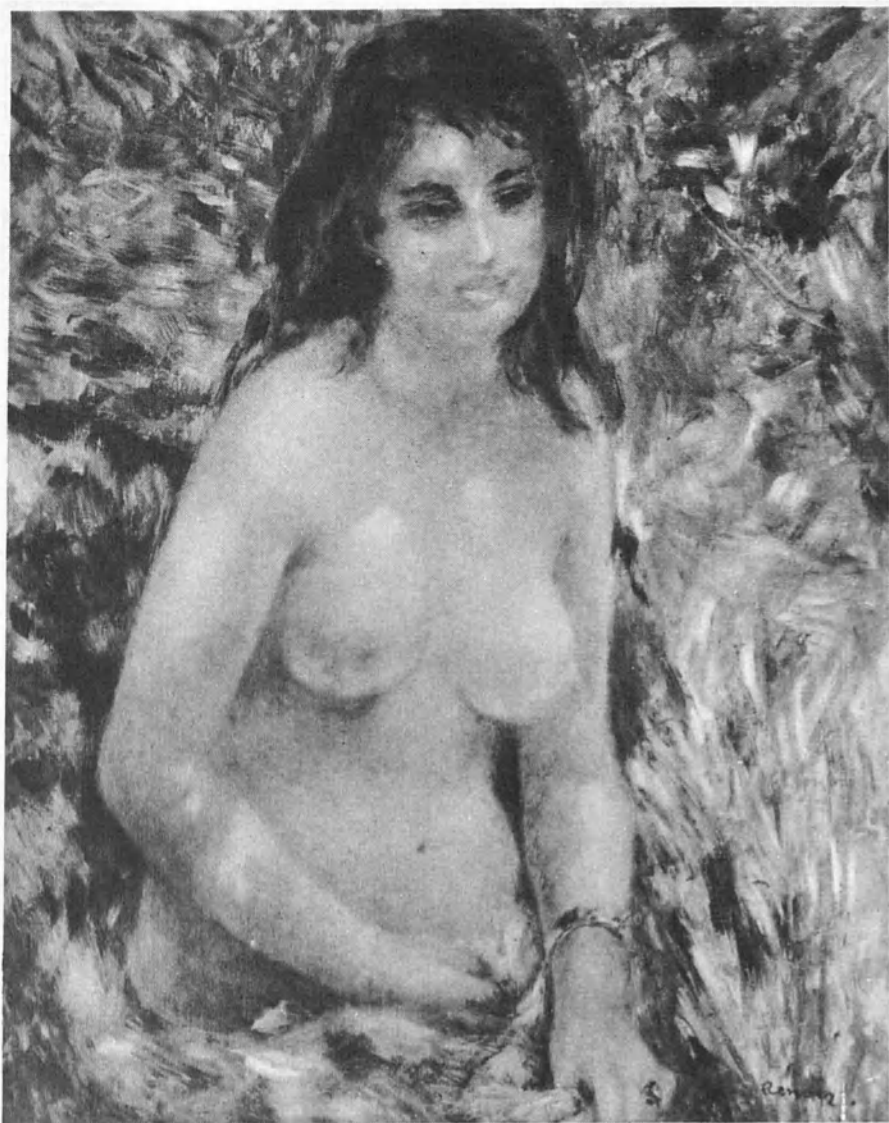
**M**AIS les procédés classiques de grand tirage peuvent être utilisés très efficacement si l'on éprouve leurs limites et leurs possibilités respectives. Car l'identité des couleurs ne suffit pas à restituer le climat singulier d'une peinture, qui tient à la qualité de sa lumière et de sa matière, à la magie de son rayonnement. A travers l'unité fondamentale de son style, chaque artiste change de manière, et ce timbre différent doit être rendu par des instruments adaptés. Pour prendre un exemple très simple, si la typographie, précise et directe, traduit les accents et la fermeté du Monet des débuts, le velouté de l'offset évoquera peut-être mieux la modulation finale des *Nymphéas*, la sonorité de l'héliogravure, la forte résonance de la période d'*Argenteuil*. Aux éditeurs de trouver, selon la formule récente d'un critique, « l'accord des œuvres d'art avec leurs justes procédés de reproductions en couleurs », d'unifier et d'orchestrer les interprétations successives du photographe, du graveur, de l'imprimeur. Interviennent

aussi, de façon très subtile, le choix des encres et du papier. Les réussites perpétuent la noblesse du beau métier, sa tradition artisanale au service de l'art.

Les peintures modernes, aux couleurs franches et pures, à la texture simple, se prêtent mieux à la reproduction que les peintures anciennes, souvent surchargées de vernis, enveloppées de gris et de bruns intermédiaires difficiles à rendre. La peinture, depuis cent ans, s'est engagée résolument vers la couleur. Il est certain que la photographie en noir et blanc, si parfaite soit-elle, ne peut plus rendre compte de ce qui constitue l'essentiel d'une toile impressionniste ou fauve, à plus forte raison abstraite. Les reproductions en couleurs favorisent non seulement la diffusion de l'art moderne, mais aussi sa compréhension et son épanouissement. En nous délivrant des préjugés traditionnels du sujet et de la forme, abusivement accrédités par la gravure au trait et la photographie monochrome, elles nous permettent de mieux sentir dans la peinture ancienne l'harmonie chromatique cultivée par certains maîtres et certaines écoles, et si longtemps dépréciée au bénéfice exclusif de la ligne, de la composition, du relief, de valeurs souvent étrangères à la peinture pure. C'est encore à la reproduction en couleurs que des techniques aussi puissantes que le vitrail ou la mosaïque, aussi riches d'influence que la miniature doivent leur résurrection actuelle. Nous entrons de nouveau dans une civilisation de la couleur.

Une remarque déjà faite mérite d'être reprise. Les artistes reproduits en couleurs ne sont pas les peintres académiques, mais les grands créateurs de notre temps. Le palmarès du catalogue publié par l'Unesco confirme de façon éclatante à la fois le jugement éclairé des connaisseurs et la voix spontanée du public. Malgré les détracteurs de l'art moderne et l'existence de milliers d'artistes, l'accord se réalise sur un choix significatif et très limité de maîtres modernes. Les planches éliminées le sont, le plus souvent, pour des raisons intrinsèques, ra-

Suite  
page 26



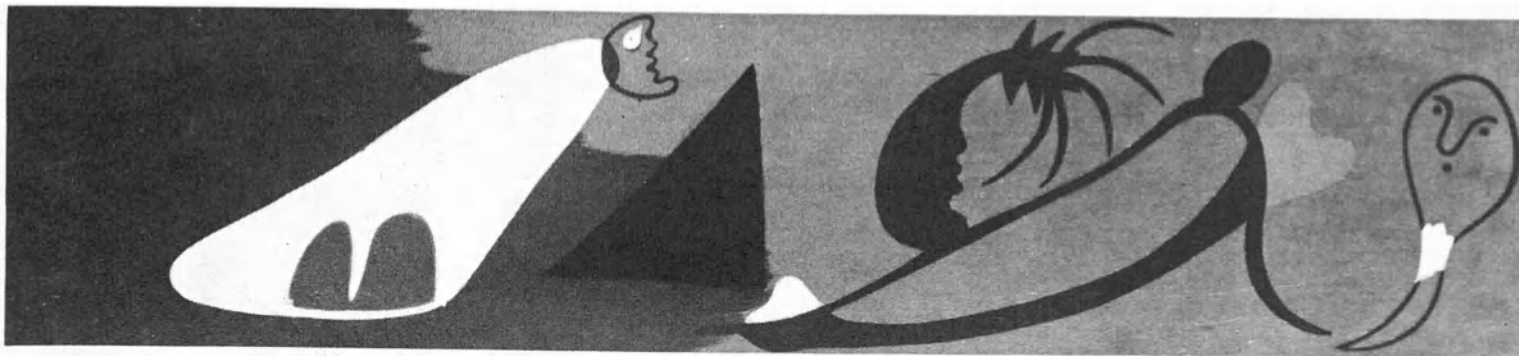
**Aug. RENOIR.**  
— Nu au Soleil.  
Reproduction:  
Kunstanstalt Max  
Jaffé, Vienne,  
Autriche. \$10.



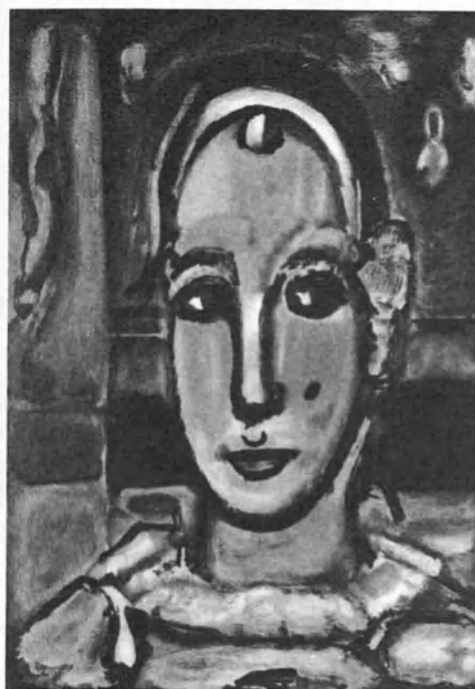
**Marc CHAGALL.**  
L'Artiste et son Modèle.  
Reproduction : The Pal-  
las Gallery Ltd., Londres,  
£12.2.6d.



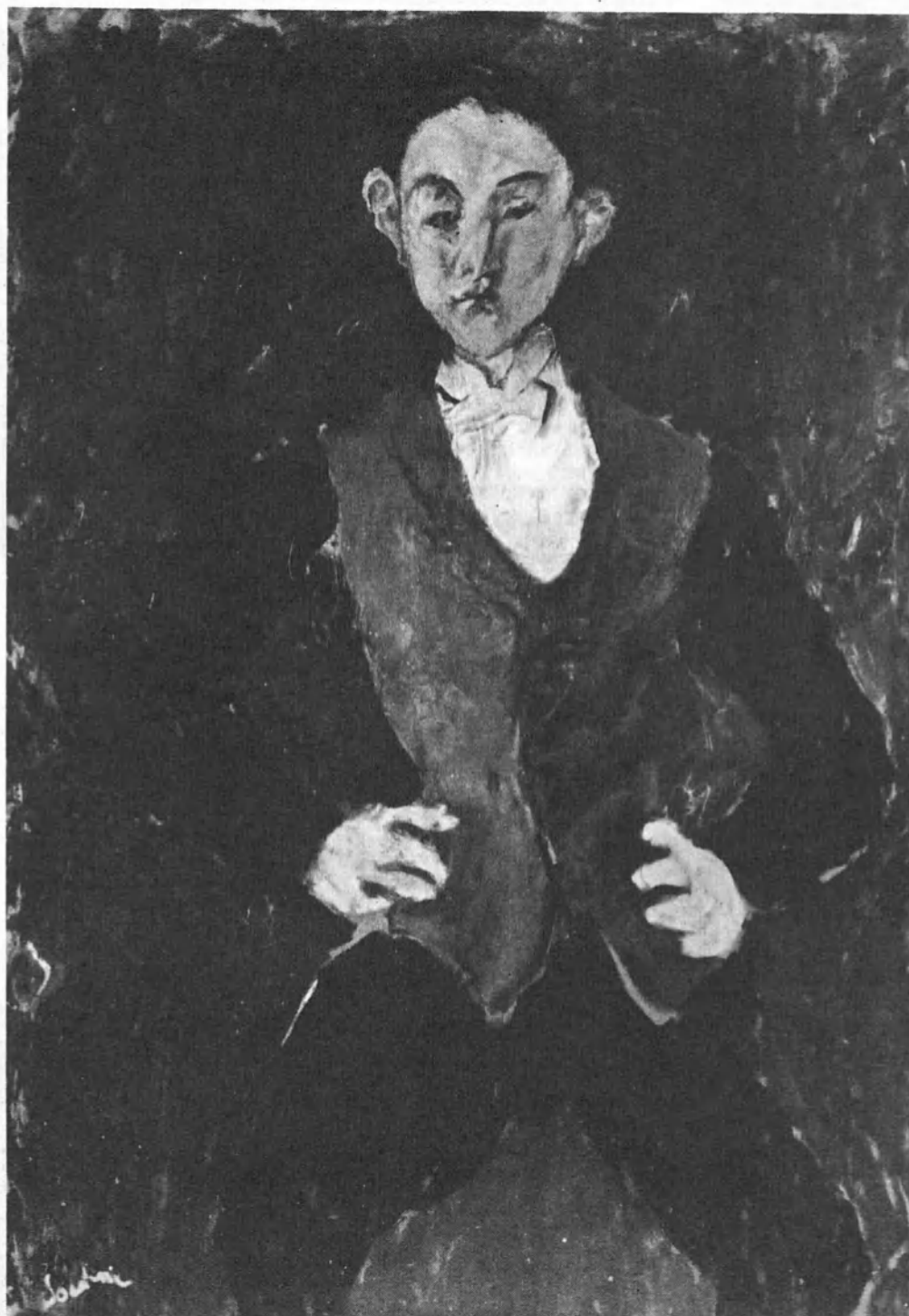
**Jean LURÇAT.**  
— Le Gros Nuage.  
Reproduction:  
The Twin Edi-  
tions, Greenwich,  
Connecticut; U.S.  
A. \$15.



Joan MIRO. — Murale N° 1. Reproduction : Esther Gentle Reproductions, New York, U.S.A. \$5.



Georges ROUAULT. — Pierrot Junior. Reproduction : Éditions M. La-courrière, Paris, 27.000fr.



Chaim SOUTINE. — Portrait de Garçon. Reproduction : New York Graphic Society, Greenwich, Connecticut, U.S.A. \$10.



Paul KLEE. — Album d'Images. Reproduction : The Twin Editions, Greenwich, Connecticut, U.S.A. \$ 15.

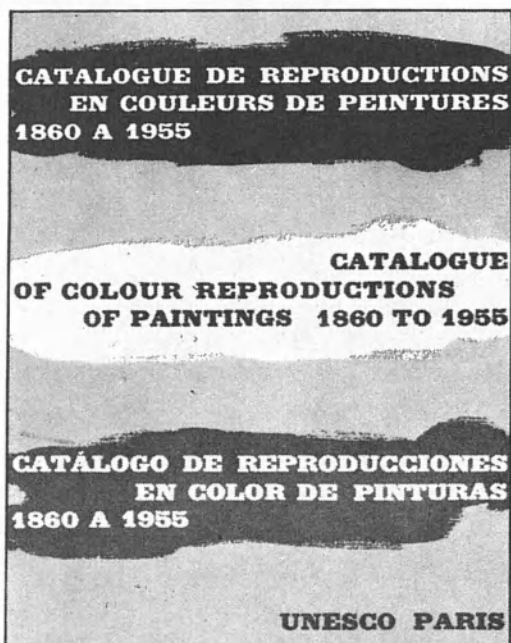


# LE MUSÉE DE VOS RÊVES

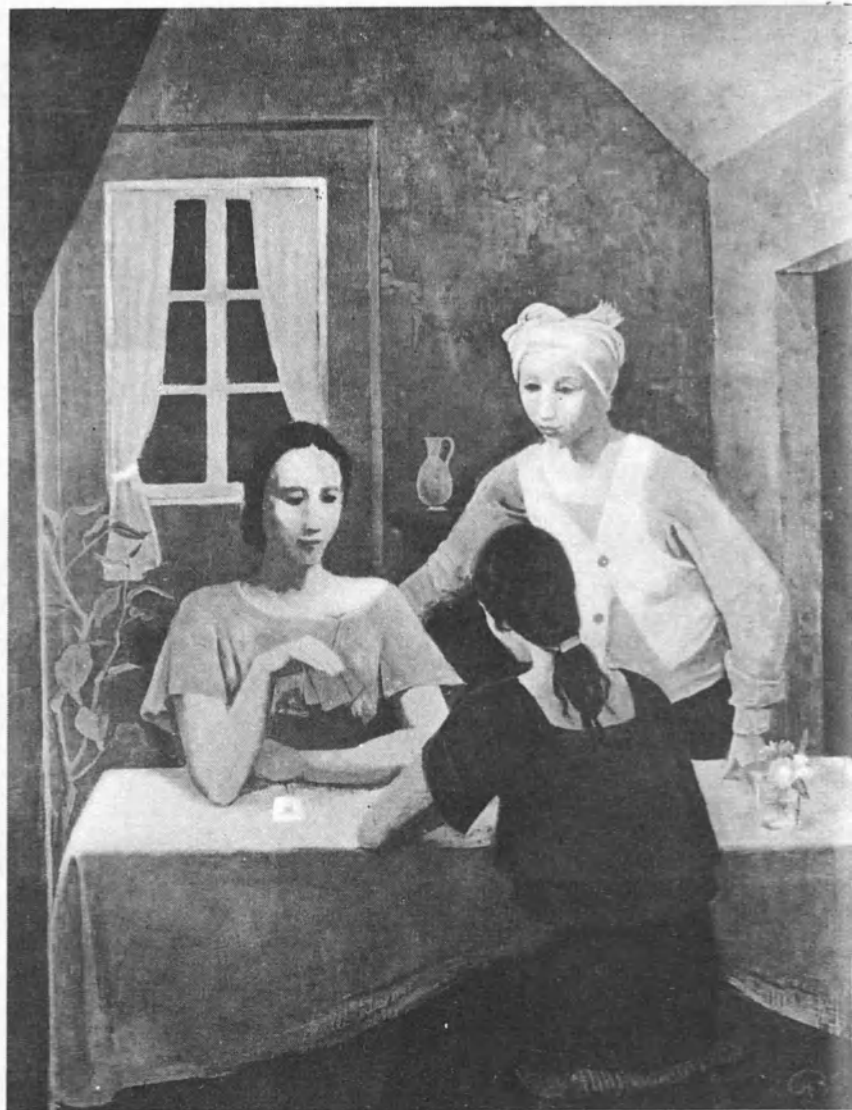
(Suite de la page 23)

rement pour la médiocrité de leurs auteurs, car les peintres académiques, même s'ils disposent de soutiens très puissants, ne trouvent guère de maisons d'édition qui se risquent à les reproduire en couleurs.

Le nombre et la qualité des reproductions en couleurs sont désormais suffisants pour que l'Unesco puisse envisager prochainement des expositions documentaires itinérantes sur une époque, un pays, un artiste ou un thème déterminés. Il est inutile de souligner la valeur pédagogique de semblables confrontations que la dispersion actuelle des chefs-d'œuvre ne permet plus de réaliser, même dans les centres privilégiés. Grâce aux reproductions en couleurs, les plus hauts témoignages de l'art pénètrent, avec une approximation très valable, dans les écoles, les usines, les communautés lointaines ou les foyers isolés qui n'ont pas encore accès à la jouissance directe des musées, des expositions, des collections privées. Apprès des connaisseurs, des amateurs, des artistes, elles tendent à jouer aujourd'hui le même rôle d'initiation et de formation que jouèrent, dès la fin du xv<sup>e</sup> siècle, les estampes si largement répandues au nord comme au sud des Alpes, ou, durant tout le moyen âge, tant en Orient qu'en Occident, les innombrables copies de miniatures. Chaque époque se crée différemment, jusqu'à saturation, ses propres musées imaginaires de répliques, contre lesquels surgissent, imprévisibles et toujours renouvelées, les formes originales.

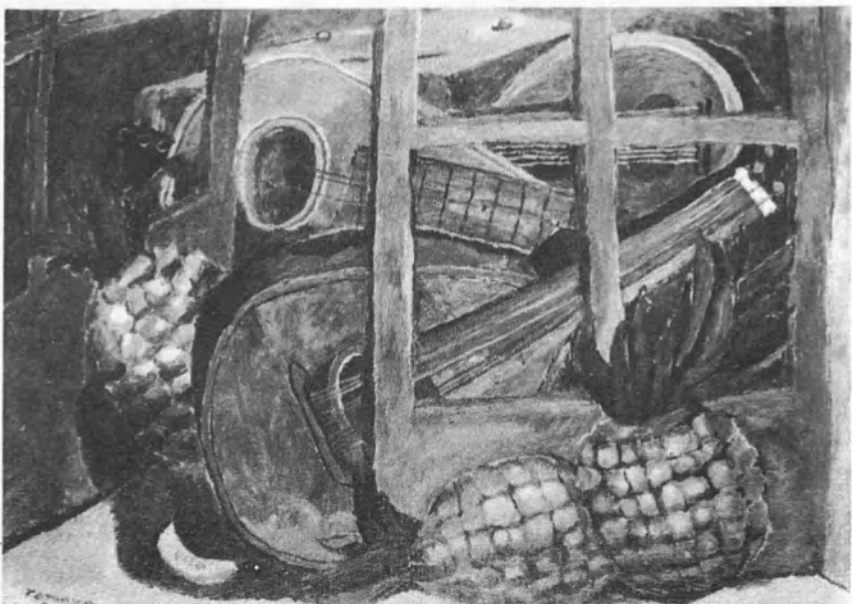


Le « Catalogue de reproductions en couleurs de peintures 1860 à 1955 », dont voici un fac-similé de la couverture, est en vente dans les librairies et chez les agents de l'Unesco dont la liste se trouve en page 34 (800 fr. fr., 16/-, \$3.50). Les légendes placées ici sous les reproductions précisent le nom et l'adresse de l'éditeur de la reproduction ainsi que le prix de vente de celle-ci (sauf exceptions) en monnaie du pays d'origine. Une nouvelle édition du catalogue de reproductions en couleurs couvrant la peinture ancienne, antérieure à 1860, paraîtra prochainement. Les lecteurs qui désireraient acheter des reproductions à l'étranger peuvent le faire en utilisant les « Bons Unesco » qui permettent de remédier aux difficultés d'ordre monétaire que soulèvent les achats à l'étranger. Pour tous détails s'adresser au Service des Bons Unesco, 19, avenue Kléber, Paris (XVI<sup>e</sup>). En France on peut obtenir directement les Bons Unesco à la Direction de la Bibliothèque Nationale, 61, rue de Richelieu, Paris



Karl HOFER. — Jeunes Filles jouant aux Cartes. Reproduction : Verlag F. Bruckmann, KG, Munich, Allemagne, DM50.

Rufino TAMAYO. — Mandolines et Ananas. Reproduction : New York Graphic Society, Greenwich, Connecticut, U.S.A. \$15.



# OPERA DE PÉKIN

(Suite  
de la page 20)

de — imaginaire — le chevalier et l'au-bergiste, s'efforçant de percer les ténèbres, se cherchent à tâtons, le sabre à la main. Dans cette atmosphère de crainte et de méfiance s'engage un duel à mort. Les adversaires battent l'air de leurs sabres, exécutent des triples sauts périlleux, constamment à deux doigts de leur perte, épargnés à chaque fois comme par miracle ; ils halètent comme deux léopards assoifés de sang. L'atmosphère est tendue, à la fois angoissante et comique, on a le souffle coupé... ou on rit aux éclats. Le rire n'est pas dû à des grimaces ; il jaillit de situations impossibles, d'attitudes fantastiques et de l'orchestration superbe des acteurs qui exécutent avec précision un ballet acrobatique et nous tiennent constamment en haleine. Seul Charlie Chaplin est parvenu à cette sûreté, à cette précision géométrique dans l'exécution, à cette tension qui se résout dans un éclat de rire. Les évolutions des acrobates sont réglées avec subtilité, avec adresse. Cette chorégraphie, dont les figures donnent le vertige, a derrière elle des centaines d'années de tradition et de formation ; mise au point par les vieux maîtres, elle a été perfectionnée et mûrie au cours des siècles. Il paraît impossible que les répétitions aient eu lieu dans les salles de théâtre à horaire fixe ; il semble qu'elles ont duré des siècles et ont occupé des générations.

★

DANS l'opéra chinois, la simplicité ne résulte pas d'une naïveté primitive et populaire, mais d'une technique évoluée, fruit de siècles d'efforts. Cet art, raffiné dans le creuset du temps, a dépouillé tout superflu. Sa simplicité trahit la main du maître, l'art du grand peintre qui, en quelques coups de pinceau, trace une silhouette humaine, une scène de bataille ou un cheval au galop. Il n'y a rien là qui pèse ou qui choque : tout est légèreté, grâce et clarté.

Le nouvel opéra chinois doit beaucoup à l'Occident. « La fille aux cheveux blancs » et « la chasse aux papillons » et les opéras les plus récents sont un mélange de réalisme occidental et de traditions nationales. Une harmonie et une orchestration symphonique y accompagnent le chant du soliste.

L'opéra occidental, qui semble aujourd'hui avoir épuisé toutes les possibilités en tant que genre, aurait beaucoup à apprendre de la Chine. De tels échanges culturels constituent un phénomène propre à notre époque ; chaque pays est fier de faire connaître aux autres sa langue, ses chants, ses costumes et ses danses. Comme au sein d'une famille, chacun instruit les autres enrichissant ainsi la culture mondiale — patrimoine commun de l'humanité.

## Nos lecteurs nous écrivent...

De M. D. Harden, Birkdale Road, Birkenhead, Auckland, Nouvelle-Zélande :

J'ai lu avec intérêt votre numéro 4/5, 1954, consacré au Japon d'aujourd'hui. Vos articles soulignent les progrès accomplis par ce pays en un laps de temps si court et le mélange étonnant de matérialisme occidental et de philosophie orientale qui y a été réalisé. Je crois qu'il serait regrettable que les puissances occidentales, dans leurs efforts pour relever le niveau de vie des peuples « arriérés » du monde, veuillent imposer aux moins fortunés non seulement les avantages de leur technique mais aussi leurs défauts. Il me semble que l'article qui traduit l'opinion de la jeunesse japonaise puisse être aussi bien appris par cœur par le « Ijin » (l'étranger). Vous dénombrez six points sur lesquels la jeunesse japonaise critique le mode de vie des Occidentaux, et je crois qu'en général ces critiques sont justifiées. Ce serait une excellente occasion pour nous de ne pas poursuivre plus avant dans cette voie et de nous convaincre que lorsque nous cherchons à aider les Asiatiques et les Africains à améliorer leur niveau de vie, nous devrions tenir compte de leur point de vue et non seulement du nôtre, et nous rappeler que ce qui nous apparaît comme un but hautement désirable peut leur paraître méprisable. Dans la mesure du possible, notre aide doit être compatible avec leurs idéaux et non seulement avec les nôtres. Mesurer la richesse matérielle nous est aisé, mais nous pouvons difficilement affirmer que parce que nous sommes matériellement plus forts qu'eux, nous sommes aussi spirituellement supérieurs.

Un exemple de la supériorité des conceptions de ceux que nous sommes censés aider est la solidité des liens familiaux au Japon. Il n'est pas exagéré d'avancer que si de tels liens existaient dans le monde occidental, certaines caractéristiques fâcheuses de notre civilisation, telles que la proportion élevée des divorces, la délinquance juvénile, la situation précaire de nombreuses personnes âgées n'auraient pas la gravité qu'elles présentent actuellement. Les discriminations (raciales et autres) qui existent aux U.S.A., matériellement la plus riche des nations, et que vous avez étudiées dans votre numéro 6, 1954, « Le Noir américain », constituent un exemple de ce que nous devrions éviter.

Je voudrais également souligner certains chiffres publiés dans votre numéro 3, 1954, consacré à la « Liberté de l'Information ». Ces chiffres montrent que le tirage des quotidiens de langue japonaise n'est dépassé que par celui des quotidiens de langue anglaise. Ceci semblerait indiquer qu'il y a une importante place à prendre pour une édition japonaise du « Cour-

rier », d'autant plus que les Japonais, comme vous le faites remarquer dans le n° 4, sont avides d'en apprendre davantage sur la vie des autres peuples. La question qui se pose est de savoir si vos activités sont limitées aux Etats-membres. S'il en était ainsi, il n'y aurait pas grand espoir d'arriver à une compréhension universelle des problèmes et des buts des uns et des autres si une moitié du monde seulement était admise à connaître ces problèmes et ces buts. Je note — incidemment — que le tirage des quotidiens de langue allemande est supérieur à celui des quotidiens de langue française comme de langue espagnole.

EN ce qui concerne cette compréhension, c'est seulement en nous faisant comprendre des autres et en les comprenant nous-mêmes que nous empêcherons ceux qui guident nos destinées de nous mener vers un nouveau et horrible massacre, si coûteux en vies humaines et en efforts. C'est un appel que j'adresse à l'Unesco : puisse-t-elle tenter de briser les barrières qui s'opposent à une compréhension mutuelle entre ce que l'on appelle politiquement « l'Est » et « l'Ouest », puisse-t-elle présenter aux uns comme aux autres l'image authentique de ce que nous sommes et de ce que nous recherchons. A coup sûr, les uns comme les autres sont l'objet d'un tel barrage de propagande et de demi-vérité que l'image présentée actuellement ne peut qu'être déformée et émotive.

On peut affirmer que si nous n'arrivons pas à coexister en paix, nous périrons dans des conflits futiles. Alors, les progrès lentement accumulés au cours des siècles seront anéantis pour la plupart des hommes. De toute évidence, nous avons atteint un point au-delà duquel il n'existe aucun avantage pour les uns ni pour les autres, d'atteindre par la force des objectifs égoïstes, au-delà duquel il n'y a plus ni vainqueur ni vaincu, mais des perdants, où il n'y a d'autre alternative pour le commun des mortels que de devenir l'esclave de la politique d'une des parties ou celui de la puissance économique de l'autre. Dans le but de protéger les « Etats », chacune des grandes guerres de ce siècle a apporté des restrictions croissantes aux libertés individuelles. Il est grand temps que les hommes prennent conscience du fait que les Etats sont faits de l'ensemble des individus qui y résident, et que s'il est permis aux écoliers de se quereller, les adultes doivent apprendre à être tolérants les uns vis-à-vis des autres.

NOTE DE LA REDACTION : Quoique n'étant pas membre des Nations Unies, le Japon est un des Etats-membres de l'Unesco. A titre d'essai, la publication d'une édition japonaise du « Courrier de l'Unesco » vient d'être entreprise sous une forme réduite, conjointement avec celle des « Unesco Sinbum » (Nouvelles de l'Unesco), organe de la Fédération des Associations Unesco du Japon.

Balwant Gargi, critique théâtral indien, s'est spécialisé dans les questions artistiques de l'Orient et de l'Extrême-Orient.



La chronique  
d'Alfred Métraux

# LE FER

## "fabuleux métal"

**P**ERSONNE n'ignore le rôle que la « soif de l'or » a joué dans la conquête et la colonisation du Nouveau Monde. C'est pour l'assouvir que tant d'aventuriers se sont lancés dans des entreprises dont l'audace désespérée n'a pas cessé de nous étonner. Cette passion vorace n'a d'équivalent que la « soif du fer » qui a dominé et domine encore les rapports entre les tribus primitives et les Blancs, maîtres du précieux métal.

Les conséquences de l'acquisition du fer sur la destinée de nombreux peuples primitifs ne se conçoit que si l'on se représente les conditions de travail des populations à l'âge de pierre. Point n'est besoin de grands efforts d'imagination, puisqu'il existe encore de nombreuses populations en Nouvelle-Guinée et au Brésil dont l'outillage est encore celui de nos ancêtres de la préhistoire. Seul le sol de la forêt tropicale, enrichi par une mince couche d'humus, se prête à l'agriculture. Tous

les deux ou trois ans, chaque communauté doit ouvrir dans la jungle une clairière où croîtront céréales et tubercules dont dépend son existence. Ce n'est pas un mince labeur que d'attaquer les arbres de la forêt avec une hache de pierre qui martèle et déchire plutôt qu'elle ne coupe ! Des journées entières peuvent être employées à cette tâche ingrate. Souvent les bûcherons s'aident du feu ou se contentent d'entailler l'arbre, de façon à le faire périr, mais il faut alors attendre qu'il soit sec pour le brûler. Il est naturellement impossible de dégager à la hache toute l'étendue de la future clairière : on choisit donc pour les abattre les arbres qui entraîneront dans leur chute les arbustes voisins. Quant à la broussaille, on s'en débarrasse à coups de massue.

Une simple cognée accomplit la même besogne avec une rapidité presque magique. Aussi, celui qui possède le merveilleux instrument s'évite de

grandes fatigues et n'a plus à craindre que la saison des pluies ne commence avant qu'il soit prêt ; tout le rythme des travaux agricoles en est affecté. Il peut alors augmenter à volonté la surface de ses jardins. Ses récoltes seront plus abondantes, la famine ne le menacera plus. La mortalité infantile diminuera. Son groupe, plus nombreux, deviendra plus redoutable à ses voisins et son existence sera assurée. Cet enchaînement d'effets n'échappe pas à l'Indien qui essaie contre un tronc d'arbre la hache d'acier qu'il vient d'acquérir.

★

**L**A renommée du « fabuleux métal » se répandit à travers les plaines de l'Amazonie, avant que les Blancs y aient pénétré. De petits morceaux de fer passèrent de main en



main jusqu'au cœur de l'Amérique. Les agents du Service de protection des Indiens, qui ont pu entrer en contact avec les tribus hostiles du Brésil central, ont été surpris de trouver chez eux des outils en fer : il se les étaient procurés par échange ou les avaient pris comme butin de guerre. Les attaques dont les Blancs sont l'objet depuis quatre siècles n'ont souvent eu d'autre cause que le désir de se procurer du fer. Les récits de ces raids contiennent toujours la remarque que tous les objets de fer avaient été emportés, tandis que d'autres objets n'avaient pas été touchés.

Le fer crée, chez ceux qui en ont découvert l'usage, une tyrannie à laquelle il leur devient impossible de se dérober : on ne retourne pas à l'âge de pierre lorsqu'on connaît le métal. Que de tribus ont satisfait ce besoin au prix de leur liberté et de leur existence !

Les Jésuites, qui ont pacifiquement subjugué des milliers d'Indiens, n'ont usé d'autres armes que l'appât du métal. C'est dans l'espoir d'être constamment pourvues de haches et de couteaux que les tribus belliqueuses ont accepté de se placer sous l'autorité des « robes noires ». Des peuplades entières se sont fait des guerres impitoyables dans le seul but de se procurer des esclaves qu'elles troquaient contre des outils de métal. Aujourd'hui encore, c'est au moyen de haches, de ciseaux et de coupe-lianes déposés dans le voisinage de groupes hostiles que le Service de protection des Indiens du Brésil cherche à vaincre leur résistance. Dans un rapport sur l'Assimilation des Indiens du Brésil, que le Dr. Darcy Ribeiro a préparé pour l'Unesco, on trouve plusieurs récits inédits sur ce moment dramatique dans l'histoire humaine : la fin de l'âge de pierre. Au Brésil, la période néolithique ayant rencontré l'époque atomique est arrivée à son terme.

Voici le récit que les Indiens Chokleng du Brésil méridional firent à un agent du Service de protection des Indiens au sujet de leur première rencontre avec les Blancs et de leur découverte du fer :

★

Au cours d'une randonnée dans la jungle, des Indiens Chokleng remarquèrent avec épouvante un sentier différent de tous ceux qu'ils connaissaient. Ce qu'il y avait d'extraordinaire dans cette piste, c'était la façon dont les arbustes avaient été coupés; ils n'étaient pas tordus ni pliés, mais *tranchés*. Les Indiens s'arrêtèrent pour discuter de la chose, firent diverses suppositions et décidèrent de se mettre en quête des êtres inconnus qui taillaient les arbres de si étrange manière. Ils suivirent le sentier et ne tardèrent pas à découvrir un fait encore plus surprenant : cette fois-ci c'était un arbre de belle taille qui avait été abattu. Ils se groupèrent pour examiner la surface entaillée. Leur surprise se mêlait d'une inquiétude toujours plus grande. A quelque distance de là, autre sujet d'étonnement : des traces dans le sable, qui ne correspondaient pas à celles d'aucun animal connu. Ils les suivirent en prenant de grandes précautions et finirent par découvrir dans une clairière une cabane blanche autour de laquelle se tenaient des

êtres à forme humaine, mais entièrement différents de ceux de toutes les tribus auxquelles ils avaient eu affaire jusque-là.

Ils résolurent de les attaquer à l'aube. Mais, dans leur impatience, ils ne purent attendre. Avant le lever du soleil, tous les Blancs étaient morts. Les Indiens cherchèrent aussitôt les instruments qui avaient produit des effets aussi merveilleux. Ils ramassèrent des haches, des sabres d'abattis et en firent l'essai sur le champ. Ils attendirent le jour pour examiner leurs victimes. Ces hommes velus, couverts d'étoffe et dont les pieds étaient enfoncés dans des sortes de sacs les remplirent d'épouvante. Ils les dénudèrent pour examiner leurs corps à loisir et les dressèrent

maitres ; ils furent tués ou blessés par d'autres Indiens, qui s'en emparèrent. Des groupes d'Indiens ne cessaient d'errer dans les parages où les hommes barbus étaient apparus, dans l'espoir qu'à leur tour ils pourraient leur arracher les précieux ustensiles. Ces recherches ne furent pas toujours vaines. D'autres Blancs furent massacrés et pillés, mais beaucoup d'Indiens tombèrent victimes des petits tonnerres portatifs. A cette guerre contre la tribu des Blancs, s'ajoutèrent d'autres guerres non moins cruelles contre d'autres tribus qui, pour leur voler le fer, les attaquaient à leur tour.

Le fer se transforma bientôt en un symbole de victoire et de courage. Certains groupes d'Indiens le dédaignaient



Illustrations de L. Noyez

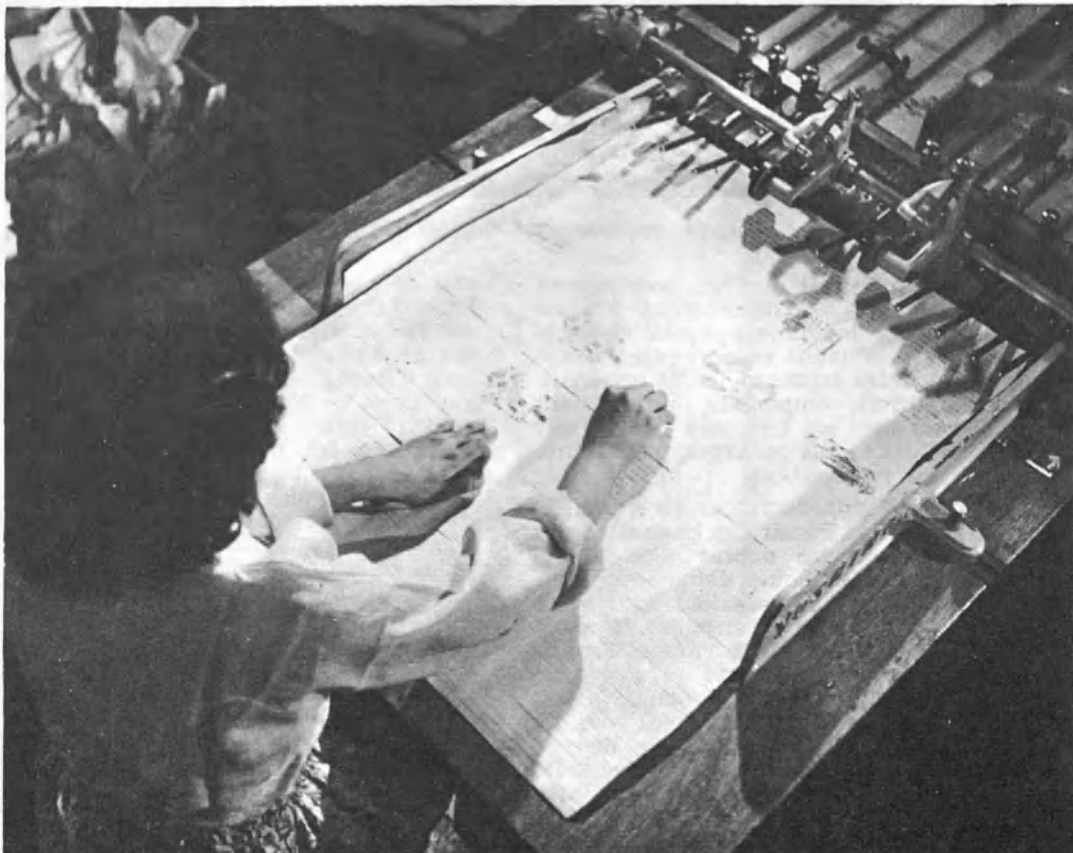
debout entre des perches pour mieux les regarder. Ils inspectèrent ensuite un par un les objets épars dans le camp. Ne pouvant comprendre l'usage des marmites en fonte, ils les brisèrent. Ils partirent, emportant uniquement les ustensiles en fer, non sans avoir brisé le crâne des cadavres, par crainte qu'ils ne ressuscitent.

Sur le chemin du retour, ils n'avaient cessé de faire l'essai des haches et des couteaux sur les arbres. Ces objets leur semblaient doués d'une force surnaturelle, car ils coupaient tout, sans cesse, et n'en ressentaient aucune fatigue. Arrivés à leur village, ils annoncèrent la découverte et firent la démonstration des instruments devant toute la tribu. Immédiatement tous les hommes se dirigèrent vers le lieu de l'attaque pour s'assurer de la véracité des récits qui leur avaient été faits. Mais ceux qui avaient ramené les haches n'en furent pas longtemps les

s'ils ne s'en étaient emparés de haute lutte. Lorsque le Service de Protection des Indiens laissait à leur intention un tas de haches et de couteaux près de leur village, ils simulaient une attaque pour se donner l'illusion qu'ils en avaient fait la conquête. Certains objets de fer ne sont pas convoités pour leur utilité, mais en tant que trésors et symboles de richesse. Les Indiens Chikrin, par exemple, à force d'exiger des ciseaux, en possèdent de telles collections qu'ils sont, à cet égard, le groupe humain au monde qui, pour son nombre, en possède la plus grande quantité.

Cet article est le premier d'une série qui sera consacrée par M. Alfred Métraux, l'éminent sociologue, à des questions d'anthropologie. Dans notre prochain numéro, M. Métraux montrera comment une hache d'acier a transformé la vie d'une communauté aborigène de l'Australie.

**30 MILLIONS D**  
**par an pour les école**

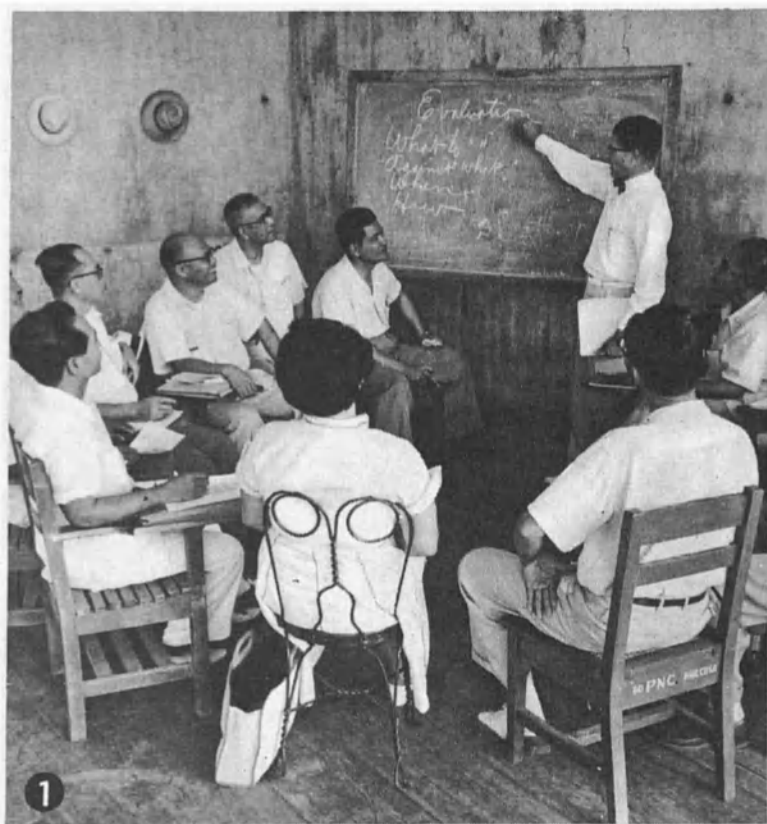


# E LIVRES s de Corée

« Un simple manuel de classe représentait un luxe pour nos écoles. Quand nous ne disposions pas de tableau noir nous dessinions dans la boue. » Ainsi les instituteurs coréens décrivent-ils les conditions dramatiques auxquelles ils durent faire face pendant et tout de suite après les hostilités. Aujourd'hui, l'Imprimerie nationale de manuels scolaires (photos de gauche), édifiée à Yong Dong Po, près de Séoul, fournit aux écoles de Corée les livres qui leur ont si longtemps fait défaut. Cette entreprise a été créée et fonctionne grâce aux efforts conjugués de l'UNKRA (Agence des Nations Unies pour le relèvement de la Corée), de l'Unesco et du Gouvernement de la République de Corée. L'Imprimerie nationale, qui peut produire trente millions de manuels par an, est l'une des plus modernes qui soit. Un autre aspect de la tâche entreprise par l'UNKRA est représenté par les deux photos de droite : dans le dispensaire pour enfants de l'Organisation, à Pusan, dirigé par des religieuses, un papa explique à l'une des sœurs la nature du mal dont souffre son enfant... une autre religieuse effectue un prélèvement de sang sur un petit orphelin, un parmi les dizaines de milliers d'enfants que la guerre a privés de père et de mère.

(Photos Nations Unies.)



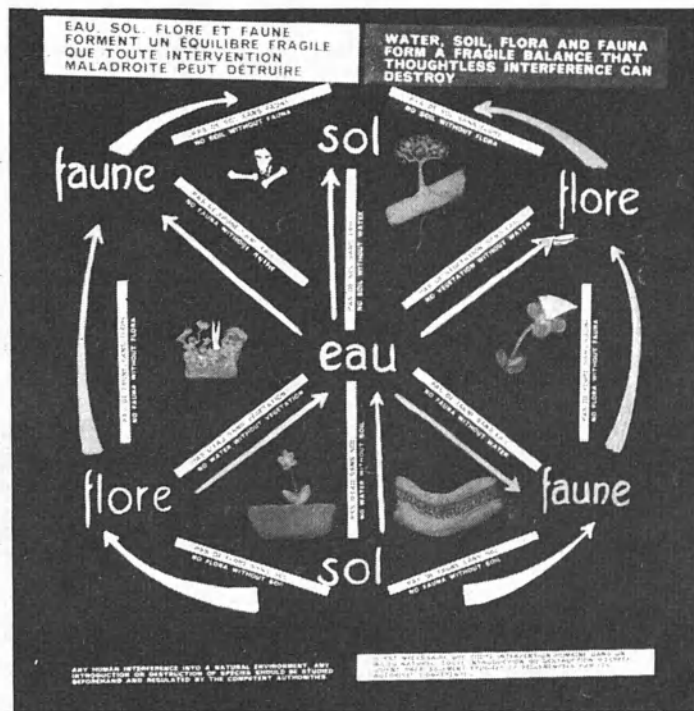


## Des guides et des maîtres

Depuis 1948, date à laquelle les écoles de collectivités furent créées aux Philippines, une campagne nationale a été lancée dans le but de lier ces écoles aux collectivités dont elles dépendent. Les programmes scolaires correspondent aux besoins et aux ressources des collectivités et, en outre, comprennent des points d'intérêt général pour la communauté. Pour favoriser le développement de ces écoles, un centre de formation a été créé à Bayambang conjointement par le Gouvernement philippin et l'Unesco. Une équipe d'experts de l'Assistance technique de l'Unesco travaille au centre qui, lui-même, fait partie d'un système de centres nationaux et internationaux édifié dans le but de former des guides et des maîtres, et, d'autre part, de produire des auxiliaires pour l'éducation de base. Les photos illustrant cette page montrent : (1) M. Urban Fleege, chef de la mission de l'Unesco, expliquant aux stagiaires comment ils doivent apprécier leur tâche; (2) Un groupe au travail dans la bibliothèque du Centre; (3) La projection d'un film éducatif dans un village voisin; (4) M. Charles C. Roberts, expert de l'Unesco pour l'enseignement scientifique, montrant le fonctionnement d'un appareil de projections; (5) Devant des stagiaires, M. Charles A. Holland (Australie), expert agricole, vaccine un cochon contre la peste porcine; (6) Des stagiaires travaillent à des affiches, partie du programme audio-visuel (Photos Nations Unies)



# L'Unesco en images



## “L’homme contre la nature”

L'Unesco participe à l'exposition « L'homme contre la nature », organisée au Muséum d'Histoire naturelle de Paris et a chargé l'Union internationale pour la Protection de la Nature de préparer la section de l'exposition consacrée aux ruptures d'équilibre. L'Union a choisi une dizaine d'exemples particulièrement frappants pour illustrer ce problème. Cette exposition restera ouverte jusqu'à la fin de septembre 1955. La partie consacrée aux ruptures d'équilibre constituera ultérieurement une exposition indépendante que l'Union internationale pour la Protection de la Nature mettra à la disposition de ses membres désireux de la faire circuler sur leur territoire. (Photos Unesco)



## Madame René Coty à l'Unesco

Mme René Coty a visité le 7 juillet, au siège de l'Unesco, à Paris, une exposition de dessins d'enfants des territoires français d'outre-mer. Mme Coty a été reçue par Mme Gaston Monnerville, par M. René Mahieu, Directeur général par intérim de l'Unesco et par M. Jean Thomas, directeur du Département des Activités Culturelles de l'Unesco. L'exposition est restée ouverte au siège de l'Unesco pendant huit jours. Elle comportait des œuvres d'enfants de 7 à 15 ans qui ont pu s'exprimer tout à fait librement. Trois des œuvres, présentées par les enfants de chacun des territoires d'outre-mer seront primées par un jury que M. Albert Sarraut et Mme Gaston Monnerville ont accepté de présider.



# Latitudes et Longitudes...

## L'ETHIOPIE DEVIENT MEMBRE DE L'UNESCO.

Son Excellence M. Abebe Retta, ambassadeur d'Ethiopie en Grande-Bretagne, a déposé le 1<sup>er</sup> juillet les instruments d'acceptation par son gouvernement de l'Acte Constitutif de l'Unesco. Cette démarche a eu lieu au Foreign Office, à Londres, où se trouve déposé l'Acte Constitutif de l'Organisation. L'Unesco compte ainsi 74 Etats membres.

**\* LE PRIX « ENFANCE DU MONDE »** créé par le Centre International de l'Enfance, à Paris, couronnera, en mars ou avril 1956, un manuscrit ou un livre édité entre le 1<sup>er</sup> janvier 1955 et le 1<sup>er</sup> janvier 1956 et écrit en langue française. L'ouvrage devra s'adresser à des enfants de 8 à 11 ans. Le sujet est libre, mais il ne devra en aucune façon nuire à l'entente internationale ni à la coopération entre les êtres humains. Le concours est ouvert à toute personne sans distinction de nationalité. L'ouvrage devra comprendre entre 250.000 et 300.000 signes. Les livres présentés doivent être adressés aux membres du jury avant le 4 janvier 1956. Les manuscrits peuvent être envoyés en trois exemplaires, dactylographiés si possible, au Centre International de l'Enfance, Château de Longchamp, Bois de Boulogne, Paris (16<sup>e</sup>).

**DES INGENIEURS POUR LES USINES DE L'INDE :** 120 offres d'emploi ont accueilli à la fin de leurs études les 32 élèves du cours de technologie de la production de l'Institut indien de Technologie à Kharagpur. L'Institut, qui s'est ouvert en Juillet 1951, dans les locaux d'une ancienne prison politique, a bénéficié pour ce cours de l'aide du gouvernement indien, de celle de l'Unesco, de celle du groupe de Colombo, et de l'aide bilatérale des Etats-Unis. Un ingénieur britannique avait été envoyé comme directeur par l'Unesco, tandis que la Grande-Bretagne, dans le cadre du plan de Colombo, fournissait des machines-outils d'une valeur de 35.000

livres; les Etats-Unis fournissaient de leur côté pour 200.000 dollars d'équipement au centre national d'étude de la fonderie.

**\* LES BIBLIOTHECAIRES DE L'ASIE A DELHI :** Des bibliothécaires et des éducateurs de dix-neuf pays membres ou membres associés de l'Unesco ont été invités à participer à un stage international pour étudier les principaux problèmes intéressant les bibliothèques d'Asie et préparer le développement de ces services, notamment dans le domaine de l'éducation de base. Ce stage d'études aura lieu à la Bibliothèque publique de la Nouvelle Delhi, du 6 au 26 octobre 1955.

**DES HISTORIENS ET DES ORIENTALISTES** de divers pays se sont réunis à la maison de l'Unesco du 27 au 30 juin pour étudier les possibilités d'élargissement de l'enseignement des humanités. Le problème est essentiellement le suivant : comment faire une plus grande place aux civilisations de l'Orient dans l'enseignement occidental et, réciproquement, comment améliorer l'étude des « humanités » européennes dans les écoles de l'Asie. Les grandes universités de nombreux pays étaient représentées à cette conférence.

**\* LA RECHERCHE NUCLEAIRE EUROPEENNE :** La première pierre des bâtiments du Centre Européen de Recherche Nucléaire (C.E.R.N.) a été posée dernièrement à Meyrin, près de Genève, en présence de M. Max Petitpierre, président de la Confédération suisse, de M. Luther Evans, directeur général de l'Unesco, et de nombreuses personnalités.

L'idée d'un laboratoire scientifique européen, où des savants de plusieurs nations pourraient collaborer dans des recherches trop coûteuses pour chaque pays individuellement, fut lancée en 1949 à la conférence culturelle européenne. Cette suggestion fut reprise par la Conférence générale de l'Unesco, à Florence, en 1950; en 1951, les plans d'une organisation

européenne étaient établis par l'Unesco, avec l'aide des experts de huit pays. Le gouvernement helvétique accorda les terrains nécessaires à la construction des laboratoires, et en septembre dernier entra en vigueur l'accord signé par douze Etats. Le proton-synchrotron qui va être construit à Meyrin atteindra une énergie quatre fois plus élevée que le grand accélérateur de Berkeley, en Californie, le plus puissant du monde actuellement. On espère le voir fonctionner dès 1960. Le C.E.R.N. disposera également d'un synchro-cyclotron, de laboratoires et d'ateliers. Les recherches poursuivies à Meyrin seront d'ordre purement scientifique; elles n'auront aucun caractère militaire et leurs résultats ne seront pas tenus secrets. Les savants disposeront ainsi d'un inestimable instrument de recherche pour la connaissance de la matière.

**LEONARD DE VINCI A AMBOISE :** L'exposition itinérante de l'œuvre de Léonard de Vinci, organisée par l'Unesco, honore un des plus nobles esprits que le monde ait connus. Cette exposition a déjà parcouru vingt-trois pays. Mais cette année la Commission de la République Française auprès de l'Unesco a choisi comme cadre à cette exposition jusqu'à fin septembre, le lieu même où Léonard de Vinci a vécu ses dernières années : le Clos Lucé d'Amboise. Chaque été l'exposition reviendra dans la demeure même du Maître, dans cette Touraine lumineuse qu'il aimait, comme dans son cadre le plus naturel.

**\* UN LARGE PROGRAMME DE FORMATION D'ENSEIGNANTS** pour les régions rurales vient d'être lancé en Colombie. Les stagiaires pourront se spécialiser dans divers domaines : enseignement des questions de la nutrition, arts ménagers, arts et métiers et activités récréatives. L'Union de Crédit Agricole de Colombie a décidé de céder quarante maisons à des familles d'ouvriers qui s'installeront aux

abords du centre de formation et pourront ainsi participer à ses travaux. Les stagiaires ont été sélectionnés dans tout le pays, étant entendu qu'ils devront reprendre leurs activités dans leurs communautés d'origine à la fin de leurs études. Ce programme a été élaboré et sa réalisation est assurée par une éducatrice diplômée du Centre Régional d'Education de Base pour l'Amérique latine créé par l'Unesco à Patzcuaro, au Mexique.

**NOUVEAUX INSTITUTEURS AU LIBERIA :** Les instituteurs de la première promotion formée au Centre national d'éducation de base du Libéria ont reçu leurs diplômes à la fin du mois de juin. Ces 32 étudiants ont suivi depuis un an des cours théoriques et pratiques qui s'étendent aux divers domaines de l'éducation de base. Ils vont maintenant retourner dans leurs villages, dispersés dans toutes les régions du Libéria, pour y diriger des écoles et participer à la campagne nationale destinée à améliorer les conditions de vie rurales. Créé avec l'aide de l'Unesco, le Centre d'Education de Base du Libéria dont le siège est à Klay, à environ 25 kilomètres de Monrovia, a déjà créé 19 écoles primaires dans les villages de la région, avec un effectif total de 700 élèves.

**\* PLUS DE 7.000 OUVRAGES, publications, articles, concernant la science économique et parus en 1952 dans le monde entier figurent dans la première bibliographie internationale de Science Economique que l'Unesco vient de publier pour faire suite à la « Bibliographie internationale de sociologie » et à la « Bibliographie internationale de science politique ». 2.000 fr ; \$ 7.50 ; £ 2.2.**

**NOTE DE LA REDACTION.** — Nous tenons à préciser qu'en dehors de rares exceptions, les titres et sous-titres publiés dans notre revue sont de la rédaction du « Courrier de l'Unesco » et non des auteurs des articles. C'est le cas, notamment, pour l'article de M. Paul Budker, sous-directeur au Museum national d'histoire naturelle, Paris, sur les migrations et le marquage des baleines, paru en pages 21 et 22 du n° 6, 1955.

L'édition française du « Courrier » est en vente chez les agents généraux de l'Unesco dont voici la liste. Pour les autres distributeurs, voir les éditions anglaise et espagnole du « Courrier ».

★

**Algérie :** Noel Schumann, Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.  
**Allemagne :** Unesco Vertrieb für Deutschland, R. Oldenbourg, Munich.  
**Antilles françaises :** J. Bocage, Librairie, rue Lavoisier, Fort-de-France (Martinique).  
**Belgique :** Librairie Encyclopédique, 7, rue du Luxembourg, Bruxelles IV. (Fr. B. 60) et M. Louis de Lannoy, 15, rue de Tilleul, Genval.

**Cambodge :** Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouloche, Phnom-Penh.  
**Canada :** Périodica, Inc. 5112, avenue Papineau, Montréal 34.  
**Chypre :** M. E. Constantinides, P.O.B. 473, Nicosia.  
**Egypte :** La Renaissance d'Egypte, 9, rue Adly-Pasha, Le Caire.  
**France :** Vente en gros : Division des Ventes Unesco, 19, av. Kléber, Paris-16<sup>e</sup>. Vente au détail : C.C.P. Paris 12598-48 Librairie Unesco.  
**Grèce :** H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.  
**Haïti :** Librairie « A la Caravelle », 36, rue Roux, Port-au-Prince.  
**Hongrie :** « Kultura », P.O. Box 149, Budapest 62.

**Irak :** McKenzie's Bookshop, Bagdad.  
**Iran :** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, Avenue du Musée, Téhéran.  
**Israël :** Blumstein's Bookstores Ltd., P.O. Box 5154, 35, Allenby Road, Tel-Aviv.  
**Italie :** G.C. Sansoni, via Gino Capponi 26, Casella postale 552, Florence.  
**Laos :** (Voir Vietnam).  
**Liban :** Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.  
**Luxembourg :** Librairie Paul Bruck, 33, Grande-Rue, Luxembourg.  
**Portugal :** Publicações Europa-America Ltda, Rua das Flores, 45, Lisbonne. (30\$00)  
**Suisse allemande :** Europa Verlag, 5 Rämistrasse, Zurich. — Suisse romande: Librairie Antoine Dousse, anciennement Librairie de l'Université, Case Postale 72,

**Fribourg.** Librairie Barblan et Saladin, 10, rue Romont, Fribourg, et Librairie P.ayot place Molard, Genève. (Fr. suisses 3 90).  
**Syrie :** Librairie Universelle, Damas.  
**Tchécoslovaquie :** Arctia, Ltd., 30 ve Smeckach, Prague 2  
**Tunisie :** Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.  
**Turquie :** Librairie Hachette, 469; Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.  
**Vietnam :** Librairie Nouvelle A. Portail, B.P. 283, Saïgon.  
**Yougoslavie :** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27/11, Belgrade

Changement d'adresse : nous avvertir en joignant la dernière bande.

Pour tout autre pays, renseignements à l'Unesco, 19, avenue Kléber, Paris.

### L'HOMME ET LE DÉSERT

Un numéro spécial de 68 pages sur les plus récentes tentatives faites dans le monde pour que fleurisse le désert. Le « Courrier » vous parlera de : l'énergie solaire, l'énergie éolienne, l'eau douce tirée de la mer, la culture sans sol, la pluie artificielle, les mythes des tropiques, les dieux de la pluie dans l'antiquité, etc.

■ **TOUR DU MONDE DU NOUVEL AN.** — Série d'articles montrant comment les peuples de différents pays, de religions et de cultures diverses, célèbrent le Nouvel An... leurs coutumes... leur folklore. Le Nouvel An au Japon, en Inde, le Nouvel An chez les Arabes, etc..

■ **BIENVENUE AUX ÉTRANGERS.** — Les bourses d'études et les programmes d'échanges de personnes, puissants auxiliaires de la paix et de la compréhension internationale. Ce que fait l'Unesco dans ce domaine : Echanges d'étudiants, de professeurs, Voyages pour intellectuels, travailleurs, Vacances à l'étranger.

■ **LA FEMME EST-ELLE INFÉRIEURE A L'HOMME ?** — Comment, au cours de ces dernières années, les femmes ont gagné du terrain dans l'instruction, la politique et la situation sociale générale.

■ **LES MANUELS SCOLAIRES.** — Comment certains livres de classe déforment l'histoire. — L'édition de manuels scolaires : grande entreprise qui mérite d'être mieux connue et appréciée.

Abonnez-vous dès maintenant à l'une des trois éditions du "COURRIER DE L'UNESCO":  
*française, anglaise, espagnole.*

Pour un an il ne vous en coûtera que 300 francs français (ou 6 shillings, ou 1 \$ 50, ou l'équivalent en votre monnaie nationale). Edition américaine 2 \$ 50.



## DUEL DANS LE NOIR

Dans une obscurité profonde — imaginaire — deux hommes engagent un duel à mort, atmosphère dramatique et comique à la fois où de triples sauts périlleux ponctuent les rires et les angoisses : c'est une des scènes de l'Opéra de Pékin, qui, récemment, a révélé à l'Occident un art presque inconnu. Voir page 17.